

Salah
Khelifa

PANTOUMS BARBARES

VOLUME (11)

1144-ROLAND ET CHARLEMAGNE

Que fais-tu? Que fais-tu? dit l'ogron. –Je redoute
Le grand chien aux longs crocs qui se paît de ma peau.
-Cache alors ton chef gris, rejoins donc la redoute
Où se presse à l'aurore au rai d'or le troupeau.

-Esseulé, je ne puis ; dans l'orage, il emporte
(Pour l'épandre) un ergot purpurin de rancœur;
L'accompagne un coq bot de purin qui colporte
De noirs grains qu'il rejette en mon âme, en mon cœur;

Il souffle onc dix-neuf fois dans l'antique olifant.
Or Roland me répond, enfourchant la baleine
De Jonas-ce prophète aussi doux qu'un enfant-
Pour m'offrir en sanglots une abeille, un phalène.

À mon tour, en hurlant, le chef gris, à l'évent,
Je demande : «Ô Roland, preux des preux, cette écume,
Qui l'a mise à ton front?» Il me dit : «De ce vent,
Je suis las, Sarrasin, des éclairs de l'enclume. »

Très exsangue, efflanqué, je remonte à la crête
Où se tient l'Empereur sur d'ardents liserons.
Entouré de sa cour, il fulmine, il décrète:
« Occidez le grand More et nous nous griserons! »
Monastir, café des Arcades, le 31 octobre 2002

1145-L'ÀÈDE AUX ABOIS

Ce matin l'ogre en rut a lancé dans mon cœur
Le grain ord de la mort qu'a vomi le cloPorte.
En mon âme, en mon cœur, a fleuri la rancœur;
J'en ai honte, ô Seigneur; mais qui frappe à ma Porte?

C'est Jonas le Très Saint qu'éjecte onc la baleine
Quand le vent souffle encor, dans son tors olifant;
C'est l'abeille accrochée à l'argent d'un phalène;
C'est un vieux faubourgeois qu'on dirait tendre enfant;

C'est l'aède amoureux - dont la tête à l'évent
Le démange à l'aurore aux abois, sans écume;-
C'est le preux de l'émir que l'on voit en avant
De la marche *émirale* et des fleurs de l'enclume;

C'est la ronce acariâtre au sommet de la crête;
C'est l'ortie attisée et les creux liserons;
C'est l'armoïse affolée et l'ogron qui secrète:
"Occidez ce More ord et nous vous griserons!"

Ce matin l'ogre en rut a lancé sur ma peau
De la glu purulente, un crapaud; je redoute
Sa chanson hululante au milieu du troupeau...
Que ferai-je alors donc? Je rejoins ma redoute.
Monastir, ibidem, le 31 octobre 2002

1146-LA BALEINE DE JONAS

Dans la mer océane a plongé la baleine.
Le vent souffle avec rage en son noir olifant ;
Au bateau de Rimbaud grimpe alors un phalène,
Cependant que le flot noie encore une enfant.

Or Jonas a crié dans le ventre : "En avant,
Homme ailé du Seigneur! je ne crains cette écume
Ni le ventre épaissi ni la tête à l'évent
Du Poisson qui m'avale ; ah, j'ai peur de l'enclume

De l'enfer. Homme ailé, monte alors à la crête
Où la fleur aime encor les joyeux liserons,
Où le chant angélique, embaumé, te secrète:
« Aimez-vous, aimez-vous et nous vous griserons. »

Devant moi, rampe alors en chantant le cloPorte.
Brusquement, il a chu larme amère en mon cœur.
Le vent souffle en fureur ; sur son aile il colporte
L'ergot tors de la mort, un grain ord de rancœur.

Dans mon pleur je prends peur; dans ce vent je redoute
Le passage assassin du gardien du troupeau.
Aérien, je rejoins, je rejoins la redoute
Que mon père a construite en puisant dans sa peau.
Monastir, ibidem, le 31 octobre 2002

1147-LE BÂTISSEUR DE LA REDOUTE

Au couchant cette oiselle a la tête à l'évent.
Je la vois ondoyer au-dessus de l'écume
De la mer océane; or j'entends : « En avant,
Homme injuste; homme ingrat, reflleuris ton enclume! »

Je me tais dans la peur, puis j'ascends sur la crête
Du vieux mont des chardons, des sournois liserons;
Je m'y cache en sanglots. Dans la nuit très secrète,
J'entends dire un dragon : « Ah, nous seuls briserons

Ce trouvère amoureux du flanc creux du phalène,
Du chasseur qui ressouffle en son clair olifant,
De Jonas le Béni qu'a caché la baleine
Dans son ventre hyalin- on eût dit son enfant;-

Oui, nous seuls briserons demain soir ce cloPorte.
Ô dragons du lagon, gavez-vous de rancœur;
Ne laissons point l'aède arriver à sa Porte;
Allumons la flamme âcre en son âme, en son cœur! »

Je me tais dans la peur, tout en pleurs, je redoute
Le dragon, les ânon, l'ogre en rut, le troupeau,
Belzébuth, le crapaud...- Qui construit la redoute?
-Ton aïeul, sage et pieux, des lambeaux de sa peau!
Monastir, ibidem, le 31 octobre 2002

1148-DU MONT DE LA MORT

Au couchant l'ogre en rut monte alors sur la crête
Du vieux mont de la mort ; il y mord liserons,
Ergots bots de chardons...Sous la lune il secrète:
« Vautrez-vous sous l'étoile et nous vous briserons!

Savez-vous qu'aujourd'hui, j'ai la tête à l'évent?
Loin de moi, loin de moi ; je vous mets sur l'enclume,
Dans la flamme aux abois, amaigrie, en avant
De l'enfer affamé d'où ne sort que l'écume. »

Je regarde affolé, je me tais ; un cloporte
A rampé près de moi- que j'ai mal en mon cœur!-
Mais qui frappe à ma Porte?-Ah, le vent qui colporte
De longs pleurs de démence et des fleurs de rancœur.-

Devant moi, brusquement a surgi la baleine
De la mer océane où gémit l'olifant
Du chasseur égaré, du chasseur de phalène,
Du tueur effaré;- je deviens tendre enfant ;-

Et je hurle alors donc; dans mon coin je redoute.
L'ogre en rut, son ogresse en sanglots, les troupeaux
De brebis, d'ânon gris, de chameaux; la redoute
Où se cache un sorcier qui se paît de nos peaux.
Monastir, ibidem, le 31 octobre 2002

1149-SURIMPRESSIONS (1)

Sur la crête enflammée, il détone, il fulmine.
Au couchant rubescent, il répand dans mon cœur
Son humeur d'ord aloi; c'est alors que culmine
Mon courroux abreuvé par des fleurs de rancœur.

Je regarde affolé; devant moi, cette horloge
-Que mon père a troquée au vieux souk des lampas
Contre un chant trébuchant, desséchant de la loge-
Me rappelle en tintant les chevaux des pampas.

Sur la crête enflammée, il arrache à l'étoile
Des éclairs orphelins, il arrache aux printemps
Leurs parfums, à la nuit l'araignée en sa toile.
-Je demeure un enfant à la fleur de huit ans.-

Ma grand-mère au couchant file encor ses quenouilles,
Cependant que mon père offre alors un écu
À ma sœur benjamine, accrochée à ses nouilles.
Dans mon chef, Bey Lamine a crié: « J'ai vécu.»

Mais qui vois-je alors donc?-Un sorcier de sa manche,
A tiré trois lapins, deux grappins, un cerceau;
Arrogant, il prétend s'abreuver à la Manche.
Il tripote avec haine-en criant- mon berceau.
Ksibet -el -Médiouni, le 1^{er} novembre 2002

1150-PANTOUM BARBARE (1)

Le ciel geint, je frémis ; au ciel bas une horloge
A tinté longuement, elle atteint mon lampas ;
Je repense alors vite à mon père, à sa loge,
Au cheval des Incas qui galope aux pompas.

A teinté longuement sur ma tête une étoile;
Elle a peur, elle a peur de la fleur de huit ans.
Devant moi, je revois l'araignée en sa toile;
Que fait-elle? Elle a peur des longs pleurs des autans.

Elle a peur, elle a peur ; elle acquiert ses quenouilles
De feu clair au sorcier moyennant un écu.
Elle a dit: « Je me pais, je nourris de mes nouilles
Les *bourgeois* que je hais ; cependant j'ai vécu. »

De feu clair le sorcier se repaît. Dans sa manche
Il enfouit à chaque heure un éclair de cerceau,
Un merlan en sueur, le tunnel sous la Manche,
Un serpent sans lueur dans les bras d'un berceau.

Il enfouit à chaque heure un éclair qui fulmine
Sous la fleur au croc lourd qui répand la rancœur.
Je regarde alentour le sommet qui culmine
À la honte étoilée où se meurt un grand cœur.
Ksibet- el -Médiouni, le 1^{er} novembre 2002

1151-PANTOUM BARBARE (2)

Au couchant, en riant, il écorche une étoile.
Or l'étoile a pleuré : « Je n'ai plus dix-huit ans. »
L'araignée empêtrée, en émoi, sur sa toile,
Rampille onc en moquant les parfums des printemps.

Or l'étoile a pleuré. Se gaussant de mes nouilles,
Le Grand-Chien m'offre aussi pour me taire un écu.
Le condor au bec ord a filé ses quenouilles.
À moi-même en pensant, je me tais: j'ai vécu.

Le Grand-Chien m'offre aussi le tunnel sous la Manche.
Il me dit en hurlant: «Fais frémir ton cerceau ;
Retrouse onc l'ourlet d'or cousu fin de ta manche
Et rejoins à l'aurore au rai tors ton berceau ! »

Il me dit en hurlant: « Entends-tu cette horloge?
A tinté la pendule, écorchant ton lampas ;
Sache alors, aède ord, qu'esseulé dans la loge
Des Maçons, tu fais honte aux bergers des pampas.»

A tinté la pendule au couchant qui fulmine.
Or mon cœur verse un pleur, un long pleur de rancœur.
Gare à toi! dit la Voix : « Cet ogron qui culmine
Au trépas -pas à pas -se repaît de ton cœur. »
Ksibet- el -Médiouni, le 1^{er} novembre 2002

1152-PANTOUM BARBARE (3)

Hier soir, ma grand-mère a filé ses quenouilles.
Elle avait un fuseau de fils d'or, un écu,
Un oiseau, deux lapins, un chien tors et des nouilles.
« Sois loué, disait-elle, ô Seigneur, j'ai vécu. »

Elle avait un fuseau de fils d'or dans sa manche.
Un beau jour, elle a dit : « Je t'achète un cerceau ;
Qu'en fais-tu? Parle alors! Qu'en fais-tu ce dimanche? »
- Je le range en sanglots en dessous du berceau.

Un beau jour, elle a dit en parlant de l'étoile:
« Qu'elle est belle, ô Seigneur, plus que fleurs de printemps! »
L'entendit, sous son pleur, l'araignée en sa toile
Qui lui dit: « Sache aussi qu'on n'a plus dix-huit ans! »

Qu'elle est belle, ô Seigneur, la chanson de l'horloge!
Je la chante à chaque heure en brûlant mon lampas ;
Or je sais que mon père est caché dans sa loge
Maçonnique où se terre un condor des pampas.

Je la chante à chaque heure ; or le bourg qui fulmine
Ne fait rien ; en silence il se tient. La rancœur
D'un vaurien le dévore...En pleurant, je culmine.
- Un nuage hyalin a glissé sur mon cœur.-
Ksibet- el- Médiouni, le 1^{er} novembre 2002

1153-PANTOUM BARBARE (4)

Mon enfant, remets donc tes habits du dimanche,
Crie un homme impotent, tripotant un berceau.
Non, répond son enfant; je m'en vais sur la Manche
Louvoyer sur les flots, caresser mon cerceau ...

Crie un homme impotent, tripotant un écu:
« J'ai vécu dans la honte en filant mes quenouilles;
Dans la honte étoilée, aux abois, j'ai vécu;
J'ai vécu de la honte encensée et de nouilles. »

J'ai vécu dans la honte en brûlant une étoile ;
Cependant que mon fils tisse encor dix-huit ans.
Dans la nuit, j'ai revu l'araignée en sa toile
Parcourir-se frappant-les empans des autans.

Cependant que mon fils tisse encore une horloge,
Je fendille esseulé le vent ord des pampas.
Or mon frère étioilé, que mon père en sa loge
A caché, vient me voir pour racler mon lampas.

Je fendille esseulé le volcan qui culmine
À l'empan du dragon qui répand dans mon cœur
Du sang blanc, acariâtre; or l'ogron qui fulmine
Me blasphème en hurlant: « Pais-toi donc de rancœur! »
Ksibet- el- Médiouni, le 1^{er} novembre 2002

1154-L'OGRON DU MOMENT (1)

Il hulule, il fulmine, il noircit la caverne,
Déambule en criant, dévoilant ses appas ;
C'est l'ogron assassin, purulent qui gouverne
Le pays de la mort où je vais pas à pas,

Car je sais qu'il fleurit dans la nuit ses fredaines,
Qu'il enfourche en bavant dans le vent ses balzans,
Qu'un dragon, qu'un ânon ont rempli leurs bedaines
De la fleur de nos cœurs, de nos pleurs de seize ans.

Sache encor, dit la Voix, qu'il se plaît à la guerre,
Qu'il occit l'hyalin, l'orphelin cheveu blanc
De l'errant aux abois de jadis et naguère,
Qu'au couchant, je le vois divaguer en tremblant.

Or j'écoute affolé. Je me vois à l'école
De mon bourg- que mon maître a quitté en été.-
Devant moi, brusquement, un cheval caracole,
Le cheval de l'ogron par la lune allaité ;

Que ferai- je alors donc?- Il en fait à sa guise,
Il hennit méchamment, piétinant un froment;
Ah, qui vois-je arriver?- Le vaillant duc de Guise:
« Je reviens trucider cet ogron du moment. »

Ksibet- el- Médiouni, le 2 novembre 2002

1155-L'OGRON DU MOMENT (2)

Il me dit l'air moqueur: « Connais-tu mes fredaines?
Les ergots que je donne aux enfants de seize ans?
Et les grains purpurins dont j'emplis les bedaines
Des ânon des faubourgs, des juments, des balzans?

Sache alors, vieil aède embaumé, qu'à la guerre
Je suis gris de bonheur inouï, que tremblant,
Je chevauche, en bavant dans le vent de naguère,
Lacérant pleur amer, regard clair, cheveu blanc. »

Il se tait brusquement; brusquement, mon école
A surgi dans la nuit qui s'enfuit de l'été.
Un cheval mystérieux, éborgné, caracole,
-Le cheval de la mort, par la mort allaité.-

Je regarde attentif. Il hennit à sa guise ;
Je le vois piétiner, écraser un froment,
L'orge ailée; or soudain, le cruel duc de Guise
Apparaît pour tuer cet ogron du moment.

Je regarde attentif; j'aperçois la caverne
Où se terre un ogron qui répand le trépas
Purpurin au faubourg sans labour qu'il gouverne
Dans la honte encensée au chardon sans appas.

Ksibet- el- Médiouni, le 2 novembre 2002

1156-LE DUC DE GUISE

« Vieil aède, ô veux-tu t'en aller à la guerre
Avec moi, ce matin? Ton regard est tremblant.
Ne crains rien, ne crains rien! C'est ainsi que naguère
On tranchait jugulaire, orphelin, cheveu blanc...

Parle alors! Pourquoi donc te tais-tu? Qui racole
Au faubourg les mendiants, les errants? C'est l'été;
Son simoun hululant comme Haroun caracole
À l'entour du faubourg par l'autour allaité. »

Or la mer au flot clair se faufile à sa guise ;
En sueur elle attaque en fureur un froment,
Une oiselle ; or survient le *pieux* duc de Guise
Pour occire, a-t-il dit, le sorcier du moment.

« Foi de Duc, j'occirai le sorcier, ses fredaines,
Ses juments des enfers, ses mustangs, ses balzans ;
Je rendrai vos vieillards moins paillards, qu'à seize ans,
Vos enfants rempliront aisément leurs bedaines.

Foi de Duc, je viendrai désemplir la caverne
Des ogrons, des sorciers assassins, sans appas.
Foi de Duc, je voudrai qu'au faubourg, on gouverne
Comme a dit cet Édité du Seigneur du Trépas. »
Ksibet- el- Médiouni, le 2 novembre 2002

1157-SURIMPRESSIONS (2)

Or penché sur mon livre entrouvert, à l'école,
Je voguais dans l'espace échancre par l'été.
Ta fleur blanche a rosi dans la main de Nicole,
M'avait dit un lutin par la sève allaité.

Je voguais dans l'espace hyalin, à ma guise.
Je voyais reflleurir un pré vert au moment
Où j'ouïs crier le fougueux duc de Guise:
« Qui trucidé éhonté les cheveux du froment? »

Savez-vous, homme obtus, que revient de la guerre
Henri-Deux sans cheval ni pourpoint ni fil blanc?
Sachez donc, *faubourgeois*, qu'un Bourbon de naguère
Guerroya contre un pape amoureux en tremblant,

Car ce pape amoureux épandit ses fredaines
Où qu'il fût, dans les bourgs, sur les dos de balzans ;
Car ce pape amoureux désemplit les bedaines
Des errants, des enfants orphelins de seize ans!... »

Repenché sur mon livre entrouvert, je gouverne
Un royaume avec dôme où fleurit le trépas
Qu'ont semé les grands rois; mais depuis sa caverne,
Le voleur dit Baba mutila ses appas.
Ksibet- el- Médiouni, le 2 novembre 2002

1158-PANTOUM BARBARE (5)

Dans le soir souffle alors la sirène à sa guise.
Le vent berce une olive, il caresse un froment.
Dans la nuit apparaît le bigot duc de Guise;
Il fulmine, il maudit le dragon du moment.

Le vent berce une olive; or je suis à l'école
De Ksibet que *j'adore* en chantant tout l'été.
Dans mon livre, un cheval d'archiduc caracole,
Évitant un coup bas par la ronce allaité.

De Ksibet que *j'adore*, il se rend à la guerre
-De la Somme à Verdun- mon aïeul en tremblant ;
Pourquoi donc? M'écric- je.- Ah, sa fleur de naguère,
Ils l'ont prise à l'aïeul; frais glaïeul, cheveu blanc...

De la Somme à Verdun, ont fleuri les fredaines
Des soldats aguerris, quoiqu' âgés de seize ans.
L'empereur des grands Huns vide encor nos bedaines,
Les remplit des vents ords qu'ont sifflés ses balzans.

Des soldats aguerris, vite ont fui la caverne ;
Les conduit à la guerre un vieux roi sans appas,
Un vieux roi de caverne amoureux qui gouverne.
Par Allah ! Loin de moi, ce vieux roi du trépas !
Ksibet- el – Médiouni, le 2 novembre 2002

1159-PROPOS ET GESTES DU VENT

Le vent fol a soufflé; -c'est le vent *papivore*;-
Il s'emPorte, il fulmine, il me dit : « Le destin
De ce pape est brisé ; cependant herbivore
Est mon croc qui s'enfonce au pays clandestin.

Au pays clandestin les vingt fleurs assoupies,
Il les vole en chantant pour encore entraver
Le faubourg auquel offre un lutin trois roupies;
-Ce pays clandestin, je veux tant le braver!-

Ô trouvère amoureux, entends donc mon gai fifre;
Je ressouffle en mon cor pour briser les cheveux,
Le gosier de ce pape affamé qui s'empiffre
De chair fraîche enfantine en criant : je la veux!

J'offre autour du faubourg au pâtre ce que j'ai :
« Mon chant clair, hyalin du matin, ma fêrule,
Le pivert qui me frôle en chantant pour le geai,
Le pinson, sa chanson, le hibou qui hulule,

Le grillon égayé qui s'ébat dans les blés,
La fourmi de la nuit qui fleurit sa paupière,
Cette étoile encensée et ses rais rassemblés...
-Pour toi seul, je vendrai, j'oublierai ma rapière.-»
Monastir, café des Andalous, le 4 novembre 2003

1160-SURIMPRESSIONS (3)

Le jour meurt dans son sang rubescent. Assoupie,
Une étoile assassine a voulu me braver ;
Elle a dit dans la nuit : « Prends alors ma roupie ;
Je la donne aux vendus que l'on veut entraver. »

Suis-je en rêve éveillé ? Cependant un gai fifre,
L'olifant triomphant m'ont frisé les cheveux.
Devant moi j'aperçois un ogron qui s'empiffre
De chair orde, animale en bouffant : je la veux !

Un nuage a glissé sur mon chef ; il me brûle ;
Je hulule au couchant. Prends alors ce que j'ai,
A crié le dragon. Qui prendra ta fêrule
De trouvère amoureux ? - Le pinson ou le geai.

Un vieux gnome alors chante ; or je clos les paupières,
Car un pleur de bacchante a roulé dans les blés.
Un berger sans chaumière a brûlé les rapières
(Au détour d'un sillon) des faucons rassemblés.

Un faucon a hurlé : « Mais je suis *papivore* ;
J'ai toujours égorgé les oiseaux du destin. »
Au faubourg une oiselle hyaline, herbivore,
Au faucon a crié : « Cède un pas, Clandestin ! »

Monastir, café Sidi-Dhouib, le 4 novembre 2002

1161-LA CLASSE DES CANCRES (Pantoum barbare) *À mon maître Robert Carayon*

Ah, mon maître hyalin a perdu sa fêrule.
Les gamins sont contents. Prends alors ce que j'ai,
Dit un cancre avéré de la classe; il hulule
De bonheur. Grand Seigneur !il s'ébat comme un geai.

Les gamins sont contents ; vite on clôt les paupières.
Dans la classe, un fondouk de marchands rassemblés,
Des bruits lourds de grand souk, de soldats à rapières
-Dans le champ de l'honneur,-de crapauds dans les blés...

Dans la classe, un fondouk. Le dernier tire un fifre
Quand le cancre avéré, soudain s'oïnt les cheveux
D'une humeur qui m'écœure; or de pain il s'empiffre
Que lui donne un *confrère* aussi sot que morveux.

Quand le cancre avéré : « Mais c'est donc pour braver
Ce Monsieur Carayon, la maîtresse assoupie
Qu'on chahute... »-«Ah, tu mens car tu veux entraver
La leçon sur le schisme ! Attrape onc ta toupie! »

Ce Monsieur Carayon : « L'archiduc *papivore*
Est aidé par Luther, par Calvin, -le Destin ;-
Puis la guerre a tonné; le rai d'or herbivore
A bercé le faubourg que l'on veut clandestin... »
Monastir, ibidem, le 4 novembre 2002

1162-PANTOUM BARARE (6)

De sa poche échanquée, un pâtre tire un fifre ;
Il y souffle en dansant sur un pied. Ses cheveux
Sont bercés par le vent indécemment qui s'empiffre
De vieillards assagis, de paillards, de morveux...

Il y souffre en dansant sur un pied ; ma fêrule
Choit par terre ; or la flaire en sifflant un beau geai.
Dans le soir, sur mon chef l'autour noir qui hulule
Me fait peur; je lui dis: "Prends alors ce que j'ai!"

Choit par terre un oiseau; j'ouvre alors les paupières.
Qui va là? M'écrié-je. Or l'ogron dans les blés
Me répond en riant: "Mais où sont tes rapières,
Vieil aède? As-tu vu mes faucons rassemblés? "

Qui va là? M'écrié-je. -Une étoile assoupie
Se réveille alors donc: "Veux-tu vite entraver
La comète en émoi? Donne encor ma roupie
De rubis!chez moi nul, nul ne veut te braver."

Se réveille alors donc un dragon *papivore*.
Au faubourg, il fulmine, il s'en prend au Destin.
Je lui dis doucement: "Ton sorcier herbivore,
Veut planter, par Allah, son faubourg clandestin."
Monastir, ibidem, le 4 novembre 2002

1163- VISIONS FULGURANTES

Il me dit doucement : " Ferme alors les paupières !
Attends-moi donc un peu. Que vois-tu dans les blés ? "
Je lui dis sans attendre : " Ah, je vois des rapières,
Des soldats à l'entour d'un cadavre assemblés ;

Puis je vois un vieux maître embrasser sa fêrule
Et chanter en dansant au couchant comme un geai.
Me caresse un vent clair dans la nuit qui hulule.
Un pâtre dit au vent : » Refleuris ce que j'ai ?

Le vent clair lui répond : " Que fais-tu de ce fifre ?
Que fais-tu de ce cor enchanteur ? Je les veux. "
Un ogron à l'œil prompt arrive onc ; il s'empiffre
De sang vif d'orphelins, d'ossements, de cheveux.

Sur ma tête, éloignée, une étoile assoupie,
En douleur a hurlé : " Mais on veut m'entraver
Dans le ciel gros d'ourlets dont frémit la toupie. "
- Un djinnon vers moi vient ; pourra-t-on le braver?-

De son antre est sorti le dragon *papivore*.
Il me dit furibond : " Crois-tu donc au Destin ? "
Je bondis, ferme un œil ; or l'aurore herbivore
Déambule à grands rais vers le bourg clandestin.
Monastir, ibidem, le 4 novembre 2002

1164- PROJET D'UNION DU DRAGON ET DE L'OGRON

Dans le vent la jument a brûlé sa crinière,
Hennissant longuement sous les traits engourdis
- Par le sang- du dragon purpurin de l'ornière.
Dans la nuit, les éclairs ont crissé dégourdis.

Or l'ogron a hurlé dans le vent sans escale;
Lui répond le dragon au détour d'un chemin.
Qu'as-tu donc ? Lui dit-il. - "Je transporte en ma cale
Un gamin ligoté par un pleur inhumain;

De ce pas je m'en vais parcourir le royaume
Où se meurt la grand-fleur dans le pleur d'un palan.
En dansant dans le sang, j'occirai dans ma paume
Le verset indécent du chanteur sans talent.

Je mettrai sous ma dent mon long croc, ma semelle,
Son humeur de malheur; je mettrai ses émois
Dans mon ventre affamé, dans mon antre où se mêle
Son long pleur de douleur aux pâleurs de ces mois.

Qu'il est laid ce chanteur de malheur ! Il m'inspire
La terreur cramoisie, assassine, au doigt prompt... "
Le dragon interrompt cet ogron, puis soupire :
"Unissons nos efforts pour ces morts qu'on corrompt ! "
Khennis, café de l'Étoile, le 5 novembre 2002

1165- LA MER DE LA MORT

Ce matin, le marin purpurin fait escale
Dans la mer de la mort dont il sait le chemin.
Que fait-il par la suite ? Il descend dans la cale
Où se meurt un vieux nègre étouffé de cumin.

Le marin purpurin a quitté le royaume
- Et le bourg hyalin - où l'émir sans talent
Légifère en broyant sous son poing, dans sa paume,
- Le docker, sa chanson accrochée au palan.

Par un soir d'été lourd, le vent bat la semelle
Au faubourg délavé - car c'était dans les mois
Où l'ogron s'est gavé ; - le vent bas donc se mêle
Aux chansons, aux sanglots qu'ont vomis nos émois.

Le faubourg se réveille en sursaut; il m'inspire
Dans le soir un feu noir de rancœur au croc prompt.
Je m'écrie alors donc : " Le meilleur ou le pire
Nous unit, citoyens, gare au vent qui corrompt! "

Je m'avance enfin seul. Un cheval sans crinière
Caracole au faubourg, sous ses murs engourdis.
Je m'avance à pas gourds quand je vois une ornère
Où coasse un crapaud dans un pot de hourdis.
Khennis, café de l'Étoile, le 5 novembre 2002

1166- L'USURPATEUR

Le monarque a vécu vingt-neuf ans au royaume
Qu'ont légué ses aïeux à sa sœur sans talent.
Par un soir hululant, il écrase en sa paume
Le cordage *effilé*, mystérieux d'un palan.

Pourquoi donc ? Lui dit-on.- L'ogron bat la semelle ;
" Pour reprendre à ma sœur le royaume en ces mois ;
Elle est sotté- ah, par Dieu ! - J'ai horreur qu'on se mêle
De mon sceptre ancestral. Respectons mes émois ! "

Quant à moi, j'ai horreur du monarque; il m'inspire
Un dégoût purulent, la rancœur qui corrompt.
Je maudis ce monarque orgueilleux ; je soupire ;
En sanglots, je m'enfuis, larme amère et pas prompt.

Or j'arrive à la rive où le flot fait escale.
Je m'arrête alentour, au détour d'un chemin
Tortueux, montueux. J'aperçois dans la cale
Du vent fol, arrogant, un regard de gamin,

-Le neveu du monarque -un éclair de crinière,
Des doigts noirs, boursouflés par des crocs dégourdis.
Je m'écrie : " Où va-t-il ? " -Au fond creux de l'ornière
Que le roi comblera sans tarder de hourdis
Monastir, café les Arabesques, le 5 novembre 2002

1167- LES MONSTRES DU FAUBOURG

Au faubourg en sommeil, l'ogron bat la semelle.
Il ordonne en hurlant : " Déroulez vos émois ;
Je veux tant que l'autan à mes crocs s'entremêle ;
Que l'on sache alors donc que je hais tous ces mois ! "

Il avance en hurlant dans la nuit qui soupire ;
Il fulmine, il maudit les dormeurs ; il corrompt
Le faubourg de son vent très mauvais. Il m'inspire
La rancœur qui m'écœure et l'aigreur au feu prompt.

Il hulule, il me brûle, il s'écrie : " Au royaume
De la mort purpurine où j'acquiéris un palan,
Je commande aux aïeux que j'écrase en ma paume.
Oyez-moi ! Je vous hais, *faubourgeois*, sans talent. "

Le vent souffle en courroux, sur la mer fait escale.
Je regarde attentif, au milieu du chemin
De la honte.- Un bateau divagant perd sa cale
Où s'engrosse un vieux sac purpurin de cumin.

Au faubourg en sommeil un ogron sans crinière,
Un dragon, un ourson, un ânon, dégourdis,
Ont semé des chardons ; au creux ord de l'ornière,
Ont dormi leurs aïeux sous les cieus alourdis.
Monastir, ibidem, le 5 novembre 2002

1168- SURIMPRESSIONS (4)

Que dis-tu ce matin ? - Avec toi pour le pire,
Le meilleur, dit l'ânon à l'ogron à l'œil prompt.
Non, répond cet ogron en sueur qui soupire :
"Dans mon antre alors entre! Ah, ce vent nous corrompt."

Gouailleur, au faubourg, le vent bat la semelle.
Il entend dérouler des dormeurs les émois.
Au faubourg en sommeil, dans son van le vent mêle
Ses cris lourds aux chants gourds des saisons et des mois.

Que fais-tu ce matin ? dit l'ogron du royaume
À l'ogresse engrossée aux abois, sans talent.
- Je m'en vais au faubourg écraser de ma paume
L'orphelin hyalin, le filin d'un palan,

Car je sais que le vent sur la mer fait escale.
Comme il veut, il arrange au détour d'un chemin
Mes cheveux que la flamme a vomis dans sa cale;
Je suis fière aujourd'hui d'avaler un gamin.

Dans ce vent affolé, dans ce vent sans crinière,
Je m'avance à pas lents, sous les cieux engourdis.
J'ai grand-peur, par Iblis, de tomber dans l'ornière
Qu'Iblis creuse en moquant mes piquants alourdis.
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 5 novembre 2002

1169- LE NECTAR DE L'AMOUR

Il arrive en criant : " Donnez-moi ma pitance ;
Mon ami qui se paît des chardons du ravin
M'avait dit qu'il serait au couchant en partance
Pour le gouffre insondable où gémit Jean Calvin.

Donnez-moi ma pitance ; arrimez sur ma table
Ces regards purpurins, ces ergots, ces sanglots.
Le simoun hululant a volé mon cartable,
Le donnant à la nuit affolée, à ses flots.

Offrez-moi ma pitance ; ah, je veux ces fumées
Que je vois ondoyer sur vos vieux *pianos*.
Loin de moi, par Allah, vos boissons parfumées.
Le dragon du lagon de Magon pilla nos

Oiseaux blancs, hululants, mon odeur de pivoine,
Mes muguetts, mes lilas, -mes versets en latin,-
Mon blé dur, mon benjoin, mon encens, mon avoine
Qui perdure au couchant déhiscent, palatin.

Ma pitance ? Offrez-moi l'alphabet de la page
Qu'on transcrit pour le bey- qui leur sert donc d'états.-
Ma pitance ? Où que j'aille - et partout - se propage
Le nectar de l'Amour qu'au berceau je tétai. "
Monastir, café de l'Esplanade, le 15 novembre 2002

1170- RÉMINISCENCES IMPROMPTUES

Le jour meurt dans ses pleurs, j'aperçois sur ma table
Mon cahier d'écolier détrempé de sanglots.
Or je lance un clin d'œil à travers mon cartable :
Le tableau divagant erre en deuil sur les flots.

Par-dessus le toit bas monte aussi la fumée
Et j'entends-me croit-on ?- frissonner *pianos*,
Violons de l'automne et chanson parfumée,
Cependant que Baba le Voleur pillait nos

Boisseaux d'or scintillants à l'odeur de pivoine,
Nos trésors pétillants, mon poème en latin,
Mon oiseau frétilant qui s'ébat dans l'avoine,
Le verset boitillant de l'émir palatin.

Je regarde à nouveau mon cahier à la page
Cent vingt-sept ou cent neuf ; je relis que j'étais
Fils d'errants- de gitans - dont le chant se propage
Jusqu'au ciel purpurin qu'au couchant je tétai.

Du cahier d'écolier sort l'aède ; il me tance.
Le cahier est béant ; s'agit-il d'un ravin ?
Je ne sais, par Allah ! Offrez-moi ma pitance,
Ô trouvère amoureux de Luther et Calvin !
Monastir, ibidem, le 15 novembre 2002

1171- SURIMPRESSIONS (5)

Mais que vois-je au couchant qui se meurt ?- Des fumées,
Des éclairs éborgnés, des doigts clairs de pianos,
Des lutins en satin aux senteurs parfumées...
C'est Baba, dit l'ondin : " Ce voleur pillait nos

Regards vifs, nos faubourgs, nos parfums de pivoine,
Nos récits hérités des aïeux, ton latin,
L'épi mûr, rubescent, nourrissant de l'avoine
Qui s'accroît à l'aurore au pays palatin.

C'est Baba le voleur qui vomit sur la page
Où s'écrit le Verset qui toujours sert d'étai
À ta plume embaumée, à ton chant que propage
Le vent clair du matin. Que dis-tu ? - Tu tétai

Le *miel* hyalin, ce vent clair en partance
Pour le port édifié par Luther et Calvin.
Tu tétai le nectar sur le tard - ta pitance-
Dans la ronce enflammée et l'ortie au ravin.

Chaque instant, tu tétai la liqueur à la table.
Ô trouvère amoureux, loin de toi les sanglots ;
De l'hiver les longs pleurs, prends mes fleurs, ton cartable:
Tu sauras les errants matelots sur les flots."
Monastir, ibidem, le 15 novembre 2002

1172- LES CRIS DE L'ÉLECTEUR PALATIN

Au matin purpurin, l'Électeur palatin
A crié dans son sang : « Cette odeur de pivoine
A vrillé mon encens, mon verset en latin,
Mon vieux cœur sans rancœur où le pleur de l'avoine,

Du muguet, du lilas au ciel bas sert d'étais.
Je m'en vais de ce pas -dans le vent qui propage
Mon chant vif de guerrier - affirmer que j'étais
En Pologne aguerrri par la fleur de ma page

Car j'étais musicien, on vola *pianos*,
Violons, mandoline aux chansons parfumées,
À tromblons, le hussard à poinçons pillà nos
Faubourgs blonds, nos champs nus, nos maisons sans fumées.

Cette odeur vrille un cœur d'Électeur en sanglots.
Venez donc vous asseoir par le soir à ma table;
Devant moi pleure un loir de piteux matelots,
- Dont la larme enflammée a brûlé mon cartable.-

Venez donc m'embaumer, car je suis en partance
Pour le bourg de la ronce où l'on creuse un ravin
Apportez le benjoin cristallin -ma pitance;-
Ah, je sais que m'attend dans ce bourg Jean Calvin. »
Monastir, ibidem, le 15 novembre 2002

1173-PANTOUM BARBARE (7)

L'ogre a pris mon cahier, il ouvrit à la page
Deux cent neuf. Ricanant, il y lut que j'étais
Un enfant né d'hier dans l'éclair qui propage
La chanson des enfers qu'aux chardons je tétai.

Deux cent neuf grains d'encens, une odeur de pivoine,
Un vieux livre engrossé de versets en latin,
Un épi d'une orge ivre, un gros sac plein d'avoine...
Dans son sang gît encor l'Électeur palatin.

Un vieux livre écorné qu'obscurcit la fumée,
Grands rebecs aux pleurs chauds, *violons, pianos*,
Luth en rut, en furie en la nuit parfumée ;
À Leptis, Genséric le Boiteux pillà nos

Grands becs de rubis, mon pain bis sur la table
Des aïeux phéniciens qu'étranglait leur sanglot;
Quant à lui, Childéric a brûlé mon cartable,
Me laissant gémissant dans le vent au galop.

Des aïeux phéniciens ont offert leur pitance
Aux mendiants du faubourg, aux errant du ravin.
Dans le soir aux abois, loin de l'ogre en partance
Pour l'enfer ; dans le noir j'aperçois Jean Calvin
Ksibet- el- Médiouni, le 16 novembre 2002

1174-LA BARAKA DE YÂ SÎNE

Aujourd'hui le soleil a perdu la boussole ;
Pourquoi donc? Me dit-on. -Il se paît d'aubépine,
D'espadons, de chardons, des rais tors de la sole
Que vomit le flot ord sur l'habit de Pépin.

Je m'en vais d'un pas lourd ; au premier coin de rue
Cette étoile en errance a croisé mon regard.
Le jour meurt, c'est le soir, du ciel bas une eau drue
S'abat vit au faubourg vapoureux et hagard.

C'est qu'il sait le Verset qu'on enseigne à l'école ;
Il le ait cependant sans regret ni chagrin.
Hululant, purulent, un éclair caracole
En brûlant oiseau blanc, flot ballant, boulingrin,

Vagabond, quémandeur, Faubourgeois...Il s'arrête
Pour reprendre incendiant de nouveau l'univers.
Quant à moi, dans mon cœur effaré, sur la crête
D'un djebel, je l'apprends-ce Verset- à l'envers.

Brusquement, la nuit meurt, un rai d'or vagabonde
Sur l'éclair apaisé qui perdit son poison.
Lentement, le faubourg se réveille ; il se bonde
De passants. Du champ vague a fleuri la toison.
Ksibet- el- Médiouni, le 16 novembre 2002

1175-L'IVROGNE INVÉTÉRÉ

*À mon maître Mokhtar ben Amor, en souvenir de ses leçons vivantes et de sa
pédagogie constructive*

Or il marche, il titube ; au dernier coin de rue,
Il aboie, il hulule, il nous lance un regard
Plein de sang qui purule;- on dirait rai de rue
Rubescent lequel brûle Avignon, pont du Gard...-

Or je hurle, or je dis : « Il se rend à l'école
Où le maître enthousiaste a chassé le chagrin,
La rancœur de mon cœur quand le vent caracole
Dans la cour où verdit le hardi boulingrin. »

Il bafouille, il titube ; enfin donc il s'arrête
Au milieu du faubourg, blasphémant l'univers.
Un vieux coq de bicoque a vomi sur sa crête
Du sang ord de butor qui frémit à l'envers.

Il titube, il chantonne un vieil air, vagabonde.
Le vieil air cependant a parlé de poison.
Je le vois arriver dans le vent qui se bonde
D'éclairs vifs, émouvants ; l'errant perd sa toison ;

Il a honte en effet d'égarer la boussole ;
Le coquin l'avait prise, il l'offrit à Pépin,
À Bayard dit le Borgne en sanglots sous un saule,
À Saint-Louis qui vous lorgne un parfum d'aubépin.
Ksibet- el- Médiouni, le 15 novembre 2002

1176-LE CHEMIN DE L'ÉCOLE

À la mémoire de mon maître et beau-père Mohammad-Safi Malek, pour sa verve de pédagogue responsable

Mais où vais-je au matin, en octobre ?-À l'école !
Dit mon père en courroux ; le cœur gros de chagrin,
Je m'y rends d'un pas lent; un éclair caracole
Sur figuier, amandier, olivier, boulingrin.

À pas lourds je m'en vais ; brusquement je m'arrête
En chemin : un gamin, dans les mains deux piverts,
Un oursin, un poussin, un vieux coq qui secrète
Du sang vif, purpurin, qui maudit l'univers.

Je reprends mon chemin ; or le vent vagabonde ;
À ma dextre, à sénestre, il envoie un poison,
-Le poison de la mort- en mon cœur qui se bonde
Des chants ords du condor qui pourchasse un oison.

Je m'arrête en chemin, au dernier coin de rue ;
J'aperçois deux enfants vagabonds, l'œil hagard ;
En riant, l'un d'entre eux m'a lancé la chair crue
D'un oiseau qui se meurt dans un pleur sans regard.

J'arrive onc à l'école où je vois la boussole
Du vieux maître assagi par des fleurs d'aubépin.
Savez-vous, nous dit-il, que Saint-Louis sous son saule
Et son chêne a rendu sa justice à Pépin ?
Ksibet- el- Médiouni, le 16 novembre 2002

1177-L'ÉCOLIER DÉVOYÉ

Le bandit de chemins crie au vent, il s'arrête
Au milieu de la nuit qui gémit de travers ;
C'est que l'homme au sang noir, dont le cœur qui secrète
La rancœur, sous la nue a maudit l'univers.

Je le vois tituber; de rancœur il se bonde.
Il s'emplit en fureur âme et cœur de poison.
La nuit geint, le bourg dort, le Grand-Chien vagabonde
Dans le ciel purpurin pour graisser sa toison.

Il s'arrête en hurlant au premier coin de rue,
Au milieu du faubourg dont s'éteint le regard ;
Du ciel tors, du ciel lourd, choit alors une eau drue.
Le bandit est en pleurs, le bandit est hagard.

Pourquoi donc? Que veut-il ? Perdrait-il la boussole ?
Nul ne sait ; il traverse un buisson d'aubépin.
Il se met à courir, il s'étend sous un saule;
C'est par là, se dit-il, que se perd mon pépin.

Étendu sous le saule, il revoit son école,
Ses cahiers détremés par les pleurs, le chagrin,
La jument du vent fou qui toujours caracole
Dans la cour que parfume un frileux boulingrin...
Ksibet- el- Médiouni, le 16 novembre 2002

1178- SURIMPRESSIONS (6)

Dans le soir l'hirondelle aux abois vagabonde.
Le hibou qui hulule a versé du poison
Au frelon englué dans le vent qui se bonde
De la fleur acariâtre où mûrit sa toison.

Le hibou qui hulule a grimpé sur la crête
Du sommet où se brûle un pivert à l'envers.
Il hulule encor plus ; c'est l'air doux qui l'arrête,
Lui murmure à l'oreille : « Ah, crains-tu l'univers ? »

Je regarde attentif. J'aperçois mon école,
Son portail de fer lourd, son charmant boulingrin,
Le cheval de Bayard qui hennit, caracole
Dans un chant de brouillard qui répand le chagrin.

Or mon père en colère, au premier coin de rue,
Me demande impérieux -qu'il est vif son regard !-
D'être encore *curieux* du vieil if, de la rue,
De Tunis, de Paris, d'Avignon et du Gard...

Le hibou qui hulule a perdu la boussole.
Le frelon englué traverse onc l'aubépin.
Un chasseur de fortune, étendu sous un saule,
A sorti de sa poche échanquée un pépin.
Ksibet- el- Médiouni, le 16 novembre 2002

1179- SURIMPRESSIONS (7)

Aérien, l'Athénien enfourcha la Chimère
Sous un ciel purpurin, engoncé dans l'écrin;
Que vit-il ? Que vit-il dans le vent ?-rire Homère
Dans la honte, accoudé sur un lit fait de crin.

Étonné, l'Athénien dit alors à l'aurore :
« Mais pourquoi riait-il? Suis-je encor de travers ? »
Or l'aurore orde a dit : « C'est ce coq qui pérore
-Qui le fait rire ainsi- dans le vaste univers. »

Aérien, l'Athénien prit un air de noblesse.
-À travers des yeux verts, j'aperçois mon hameau,
Ses matins de satin, le Grand-Chien qui me blesse.-
Dans le thym, je cueillis d'olivier un rameau.

La Chimère aux abois s'engouffre onc dans la grotte
Où s'endort le condor affalé sur le doigt
De la nuit dégantée et le vent qu'il garrotte,
Affirmant que la drachme argentée il lui doit.

Un gros chat angora, le boa, la princesse,
Un tyran d'agora qui s'exprime en patois,
Un errant...ont pété tous en chœur : « Ah, que cesse
Le verbiage effronté de ce tors cacatois ! »
Ksibet- el- Médiouni, le 20 novembre 2002

1180- LE BOUCHER-TRUAND

Dans le vent hyalin, je m'en vais dès l'aurore
Divaguer au faubourg, dans les champs à travers
Les sentiers crevassés...Le hibou qui pérore
Me répète en pleurant : « Vois mourir l'univers ! »

Éhonté, je me tais, car je perds ma noblesse
De trouvère amoureux de la fleur du hameau,
De l'olive allaitée et du vent qui la blesse,
De l'agave étêté, du figuier sans rameau.

Éhonté, je me tais; dans mon chef un chant trotte;
C'est un chant attisé qui me dit qu'on se doit
De fleurir mon faubourg, d'entasser dans ma grotte
Du froment, d'encenser ma sénestre et mon doigt.

Aux sentiers crevassés, j'entrevois la princesse
Et l'émir ; qu'ont-ils donc?-un puant cacatois.
J'entrevois le *huant* que nourrit la bassesse,
Le boucher- ce truand- qui me parle en patois.

Que fait-il?-il enfourche en pétant la Chimère.
Il se dit fils d'archange, il exhibe un écriin,
-Où s'étrangle un sanglot, le sanglot de sa mère ;-
Il nous dit : « Je prendrai vos gourbis faits de crin. »
Ksibet- el- Médiouni, le 20 novembre 2002

1181- L'ENFANT MORE

Où passe onc ta fleur blanche ? Où passe onc ta noblesse ?
Crie un jour l'oiseau noir- survolant un rameau
D'olivier de manoir, -au vent blanc qui le blesse.
Le vent blanc lui répond : « On les trouve au hameau. »

Dans le soir un enfant orphelin rote et trotte.
Pourquoi donc ?- il a peur de la nuit, de son doigt;
Il a peur du vent ord qui hulule en la grotte,
S'en échappe en rageant : « L'enfant more on me doit ! »

Le vent blanc en tremblant a bercé la princesse
De la mort, le sultan qui nous parle en patois,
L'empereur de la peur abreuvé de bassesse
Qui dorlote en clochant un méchant cacatois.

Or la mort montre un doigt purpurin dès l'aurore.
Le méchant cacatois vole alors de travers,
Puis chantonne écorchant mon oreille ; il pérore ;
Je comprends ce qu'il dit : « Pleurez donc l'univers ! »

Il enfourche enfin vite en sanglots la Chimère.
Dans le vent au galop il me lance un écriin ;
Or je reste ébahi, car je pense à Homère,
À ses yeux ténébreux, écorchés par le crin.
Ksibet- el- Médiouni, le 20 novembre 2002

1182- PANTOUM BARBARE (8)

(Ou le trouvère et l'aède)

Où vas-tu, jeune enfant?-Je cours vite à la grotte
Pour cacher ma frayeur ; savez-vous qu'on me doit
Des parfums de benjoin ?savez-vous que je trotte
Quand le vent en sanglots de la nuit suce un doigt?

Pour cacher ma frayeur, je cours voir la princesse
Du manoir édifié par un noir cacatois ;
Je cours voir un émir (au château) qui ne cesse
De chanter qu'il nous aide; -il bafouille en patois.-

Au manoir de ce noir, j'ai perdu ma noblesse
De trouvère amoureux du figuier sans rameau,
Du pivert langoureux, du cactier qui me blesse
Quand me berce un vent pur, qu'il susurre au hameau.

Le trouvère amoureux s'en va donc dès l'aurore ;
Où va-t-il, par Allah !-Il chemine à travers
Les pinsons des buissons, les chansons...Il pérore
Longuement ; que dit-il ?-Parfumez l'univers !

Où va-t-il, par Allah !-Enfourcher la Chimère,
Puis donner à l'aède embaumé son écrin
De rubis, de diamants retillés par Homère.
-Loin de vous, criait-il, ces grabats faits de crin.-
Ksibet- el- Médiouni, le 20 novembre 2002

1183- SURIMPRESSIONS (8)

Dans le soir, je rencontre en chemin la princesse.
Dans ses bras, elle emporte un affreux cacatois.
L'œil malin, je lui dis : «Qui se paît de bassesse ?
Ton grand frère utérin qui nous parle en patois ? »

La princesse en sanglots ne dit rien, frémit, trotte.
Je lui dis tout en pleurs : « Montre alors ton beau doigt !
Où vas-tu de ce pas? Vas-tu donc à la grotte
Où l'ondin dit souvent que du sang on lui doit ? »

Ton grand frère utérin a laissé sa noblesse
Sous la ronce et l'armoise à côté d'un rameau
Purpurin de géhenne; or l'ergot qui te blesse,
Je le vois scintiller sous les toits d'un hameau.

Cet ondin dit toujours : « Je m'en vais dès l'aurore
Au faubourg de l'autour pour noyer l'univers.
Dès le soir, je m'en vais pour revoir qui pérore
Au ciel vaste et très noir que je vois de travers. »

Dans la ronce attisée, as-tu vu la Chimère ?
Le Héros qui la monte en brûlant mon écrin ?
Que dis-tu ? Réponds vite! As-tu vu rire Homère ?
-Que son rire était rêche! On le croit fait de crin.-
Ksibet- el- Médiouni, le 20 novembre 2002

1184- DIVAGATIONS NOCTURNES

Accrochée, une étoile orpheline et pâlotte
A lancé son regard ténébreux à l'envers.
La Grande-Ourse à l'œil clair, dans le vent qui ballotte,
A vomi mon verset, se moquant de mon vers.

Or je marche en rêvant quand je vois l'Andalouse
De Cadix louvoyer à travers les ormeaux,
Les cactiers, les figuiers, l'aloès, la pelouse
D'un jardin de Grenade où je peins mes émaux.

Je divague en pleurant dans la nuit de l'hypnose;
Mais où suis-je, ô Seigneur! Un parfum de sous-bois
Est passé sur mon chef calotté; mais je n'ose
Béer voix, car j'entends sangloter un hautbois.

Sur mon chef calotté, le dragon fait outrage
Au hautbois en sanglots qu'écrabouille un récif
Acariâtre, au sang or, qui nous sort d'un autre âge.
Le nuage aux abois devient vite agressif.

Je divague en rêvant, me gavant de tristesse;
Cependant il fait beau, la chaleur de juillet
En trayant ma sueur, a volé ma vitesse,
Ma vigueur, mon jasmin, mon carmin, mon œillet.
Ksibet- el - Médiouni, le 21 novembre 2002

1185- LA PEUR INFUSE

Que j'ai peur! Que j'ai peur de la danse andalouse!
Pourquoi donc? Me dit-on. Elle a pris nos émaux,
Nos rubis, nos dictons, nos gris-gris, la pelouse
Verdoyante en hiver, nos figuiers, nos ormeaux.

Oui, je crains les matins, les couchants de l'hypnose,
Le renard qui glapit en courant aux sous-bois,
Le vieux loup aux yeux flous, l'ânon gris; mais je n'ose
L'avouer, car je crains jusqu'au chant du hautbois.

L'ogre en rut à mon père, aux saisons fait outrage,
À la vague en colère, à la mer, au récif,
Au trouvère impubère, au conteur d'un autre âge,
Au chanteur langoureux, au guerrier agressif...

Son ogresse -où qu'elle aille -a nourri la tristesse,
Le trépas, le frimas, même au mois de juillet;
Quant à lui, son ogron, surnommé Son Altesse,
A brûlé mon olive, une amande, un œillet.

Or la lune au regard vapoureux, très pâlotte,
Le regarde à l'aurore entonner à l'envers
Le chant d'or du trouvère inspiré que ballotte
Le vent tors de l'hiver corrodé par des vers.
Ksibet- el- Médiouni, le 21 novembre 2002

1186- TRISTES ÉVOCATIONS

(Entretiens nocturnes)

Le sorcier m'a lancé : « De la nuit de l'hypnose
Souviens-toi- vieil aède inspiré- des hautbois,
Des rebecs, des violons, de vos luths...» Mais je n'ose
Raconter notre histoire à la fleur des sous-bois.

Les cadis, les muftis, les émirs font outrage
À Cadix, à Cordoue, à Grenade, au récif
Purpurin, à la mer, au Détroit, à notre âge,
À l'oiselle ondoyant sur le flot agressif.

Ô sorcier, fils d'Iblîs, laisse en paix ma tristesse!
En mon cœur il n'est plus la chaleur de juillet;
Il y pleut pleur amer que nourrit Son Altesse,
Le dragon dit hurleur qui pourrit mon œillet.

Fils d'Iblîs, tais-toi donc! De la danse andalouse
Ont surgi les dragons pour voler nos émaux,
Nos trésors aux rais tors dont la reine est jalouse.
-Que mon chant aille enfin parfumer les ormeaux !-

Une étoile entend tout ; son regard me ballotte.
Par Allah ! je suis las, j'évolue à l'envers ;
Je perds donc mon lilas et la nuit très pâlotte
Cligne un œil : « Attention ! Me dit-elle, à ton vers. »
Ksibet- el- Médiouni, le 21 novembre 2002

1187-LE VENT OUTRAGEANT

Sache alors, vieil ami, que le vent fait outrage
À la mer océane, à l'œil clair du récif,
À ma mère orpheline, aux aïeux d'un autre âge.
Pourquoi donc ? Diras-tu. Mais ce vent est lascif.

Il insère en mon âme, en mon cœur, la tristesse,
La misère en sa trame- elle écœure un œillet,
Un anis, un abbé, le dauphin, Son Altesse,
De Tunis le grand bey, l'été fin en juillet.

Malgré moi, je connais les couchants de l'hypnose ;
On y chante en sueur imitant le hautbois ;
On y va sans lueur :- le dirai- je ? Ah, je n'ose
Plus les taire- éventrer, profaner les sous-bois.

Quand je marche en pensant à la danse andalouse,
Je tressaille en sanglots, je repense aux émaux,
Au satin du matin dont la nuit est jalouse,
Cependant que mon chant va nourrir les ormeaux.

Or la nuit fort jalouse, assassine et pâlotte,
Me murmure : « Ô trouvère, *ois*-tu donc à l'envers ?
Vois la lune étioyée, aux abois, qui tremblote,
Le pinson des buissons assailli par les vers. »
Ksibet- el- Médiouni, le 21 novembre 2002

1188- LA CHANSON ANDALOUSE

Dans ma chambre il a plu des ergots de tristesse ;
J'en sors vite embrasser les rais fins de juillet.
Je rencontre en un con purpurin Son Altesse,
L'empereur des dragons qui piétine un œillet.

Sur un arbre un nuage engrossé fait outrage
Au zéphyr délicat qui caresse un récif,
Au cantique, au ducat qui surgit d'un autre âge,
Au guerrier sans laurier que l'on sait agressif.

Or je cours promptement dans la nuit de l'hypnose
Quand j'entends en chemin hululer le hautbois.
Un lutin vient vers moi ; je me tais, car je n'ose
Plus courir ni cueillir la fleur blanche au sous-bois.

Je m'arrête enfin donc. La chanson andalouse
Me parvient délicieuse ; elle atteint les ormeaux,
Les figuiers, les cactiers aboyants, la pelouse,
Le palais de l'émir flamboyant, ses émaux.

Mais la lune éplorée, affolée et pâlotte,
Me regarde avec peine; elle a dit : « À l'envers,
Pourquoi donc t'en vas-tu dans le vent qui ballotte
La hulotte en roulotte et l'évent de ton vers ? »
Ksibet- el- Médiouni, le 21 novembre 2002

1189- SURIMPRESSIONS (9)

Il me dit gravement: « Refleuris l'espérance,
Enduis-la de benjoin hyalin à l'émail ;
À coup sûr te fuiront le dragon de l'errance,
L'ogre en rut à l'œil prompt, furibond, à trémail. »

Je regarde alentour ; mais qui vois-je ?- Un imberbe
Vers moi vient souriant; il me dit : « Tends la main
À la caille, à l'étoile, au grillon parmi l'herbe,
À la ronce enflammée au détour d'un chemin ! »

Étourdi, je me tais ; j'aperçois un orfèvre ;
D'où vient-il ? Je ne sais. En habit d'arlequin,
Il avance en riant, en brûlant un genièvre.
Il me lance en criant : « Connais-tu Charles Quint ? »

Sous le ciel embrasé, dans le vent qui rutille,
Vers moi vient émouvant un piteux galérien.
Il ahane en sueur. « Leur parfum me mutile,
Me dit-il. Maudit soit l'empereur Valérien ! »

Étourdi, je me tais au couchant qui s'encombre
De rais tors de la mort taraudés par le vent.
Maugréant, un errant vient vers moi sans encombre ;
Il me dit de verser mes versets au couvent.
Ksibet- el- Médiouni, le 22 novembre 2002

1190- SURIMPRESSIONS (10)

Au couchant, en marchant je rencontre en chemin
L'orphelin du faubourg sans labour- un imberbe.-
Le vent souffle en son cor ; j'en ai peur. « Tends la main,
Me dit-il, au grillon des sillons parmi l'herbe ! »

En chemin, je rencontre en courroux Charles Quint ;
Pourquoi donc en colère est le roi ?-« Cet orfèvre
A volé le sorcier, mon ami, l'arlequin,
Blasphémant l'empereur et ses pleurs de genièvre. »

Or le ciel s'obscurcit quand survient Valérien,
L'empereur des Romains. Son parfum, qui rutilé
Dans le soir épaissi, brûle un vieux galérien
Qui maudit Valérien, sa fleur rouge, inutile.

Mais voilà qu'un boa siffle alors dans le vent.
La clameur de la nuit ondoie onc sans encombre
Au faubourg en sommeil, sur les fleurs du couvent.
Je me lève en sursaut, jette un drap qui m'encombre.

Suis-je en rêve ? Ah, qui vois-je en sueur ?-un trémil,
Le brûleur de lilas, de jasmins, de garance,
De muguets, de carmins, de cumins, de l'email ;
Le voleur de l'amour sans lueur d'espérance.

Ksibet- el- Médiouni, le 22 novembre 2002

1191- SURIMPRESSIONS (11)

Dans le souk enfiévré, je rencontre un orfèvre ;
Il est vieux, il est sale, en habit d'arlequin.
Il trotte en tremblant, il a bu du genièvre.
Mon esprit vagabond aperçoit Charles Quint.

L'empereur hispanique au vieux souk me mutile,
Car son croc rubescent- qui brûla Valérien-
M'a mordu jusqu'au sang sous un mur qui rutilé ;
Or l'orfèvre apparaît comme un gueux galérien.

Dans le souk hispanique arrive onc sans encombre
Le condor à l'œil tors, corrompu par le vent;
Quant à lui, l'empereur, dans ce souk qui s'encombre
De longs pleurs, a parlé de sa fleur au couvent.

En riant, à cette heure apparaît un imberbe ;
-C'est le fils purpurin d'un bandit de chemins ;-
Il me dit : « Si tu veux te vautrer sur mon herbe,
À ta sœur j'offrirai les sanglots des cumins. »

Puis l'imberbe est monté jusqu'au ciel. L'espérance
A fleuri dans son âme où scintille un email.
Je me tais ; suis-je en rêve ? Or l'émir de l'errance
Devant moi passe alors ; il brandit un trémil.

Monastir, café de l'Esplanade, le 22 novembre 2002

1192- LES HORTICOCLASTES

Mon jardin hyalin au parfum qui rutilé
Ce matin sent la mort. Un maudit galérien
À moi dit : « Le condor au bec tors le mutile ;
Le corbeau des tombeaux, l'empereur Valérien,

Vespasien, Justinien, Genséric sans encombre
Ont brûlé ton jardin flagellé par leur vent.
Vois, trouvère aux cent vers, ton pivert qui s'encombre
D'ergots verts, très pervers que l'on jette au couvent,

Au minbar, au mihrab... Or s'enfuit l'espérance
Pesamment comme un crabe étouffé par l'émail ;
Le chardon, la ronce aigre et l'émir de l'errance
Sans sourire, à l'affût qui manie un trémail.

Ce matin as-tu vu le sultan dit l'Imberbe ?
Il apporte au jardin purpurin des cumins
Mystérieux qu'il mélange à la fleur de ton herbe,
À l'olive, à la figue, aux longs pleurs des chemins ;

N'omets pas cependant le rire ord de l'orfèvre
Qui trucidé effronté ton jardin. Charles Quint,
Ferdinand, Louis le Grand abreuvé de genièvre...
Avec eux vient la mort en habit d'arlequin. »
Monastir, ibidem, le 22 novembre 2002

1193- QUÉMANDERIE DE HÈRE

Il arrive au faubourg en sommeil sans encombre ;
D'où vient-il ? Nul ne sait. Il me dit : « Du couvent. »
Il apporte une olive, une amande, un concombre
Qu'il arrache au couchant en criant au grand vent.

Il me dit émouvant : « Dans ce vent qui rutilé,
J'arrache onc les fruits mûrs. L'empereur Valérien
Est dément, par Allah ; l'ogre en rut le mutile,
Occisant vagabond, innocent galérien. »

Je l'écoute attentif. La nuit dort, un orfèvre
Vers moi vient en courroux, -on dirait l'arlequin
Du faubourg, - dans la main un brin roux de genièvre.
Il me lance en hurlant : « As-tu vu Charles Quint ? »

Non, lui dis-je en pleurant ; mais j'ai vu l'homme imberbe
-Comme un chien enragé par un taon- au chemin
De la croix qu'on fracasse ; il me dit : « Parmi l'herbe,
Déambule un crapaud. Par Allah! tends la main

À l'errant aux abois ! Quand rira l'espérance,
Ô Seigneur, à l'errant qui s'empêtre au trémail ?
Vieux trouvère, à moi hère, offre alors ta garance,
Ton pivert, ton chant clair, ton vers d'or, ton émail ! »
Monastir, ibidem, le 22 novembre 2002

1194-SURIPRESSIONS (1)

Au couchant rubescent, dans l'encens il jubile
L'échanson de l'émir qui s'abreuve au nectar
De la fleur de Palmyre où le pleur volubile
Se répand au tombeau sans flambeau sur le tard.

L'échanson de l'émir vers le bourg s'achemine,
Car il veut en occire et brûler le poussin.
Le berger sans troupeau regagne onc sa chaumine,
S'y blottit tremblotant, bénissant la Toussaint.

Je me tais dans mon coin. Je repense au collègue
Où j'appris ce récit embrumé de rumeurs.
Le sorcier m'a lancé son puissant sortilège :
Mais où suis-je, ô Seigneur !-dans le souk aux clameurs.

L'échanson disparaît dans la nuit qui m'embrasse.
Le sorcier qui ricane a crié : « Dans l'enfer
Je serai ; sache alors cependant que j'encrasse
Le trouvère amoureux qui jamais n'a souffert. »

L'échanson apparaît; d'où vient-il ?- De la rive
Où fleurit la chanson du joyeux troubadour,
Où se meurt le chasseur éborgné de la grive...
Or je vois un passeur et pleurer Al-Boudour.

Monastir, Cap Marina, café du Soleil, le 29 novembre
2002

1195-L'AGONIE D'AL-BOUDOUR

Cet éclair purpurin vers nous tous achemine
Le nuage assassin dont la forme en coussin
M'a toujours effrayé...J'aperçois la gamine
De l'errant des chemins, dans la paume un poussin.

La gamine en sanglots. Sur la cour du collègue
Vole alors un condor abreuvé de rumeurs ;
Que fait-il ?-Dans le bec, un sanglant sortilège
Qu'il me jette en hurlant comme au bourg des clameurs.

La gamine à son père a parlé- qui s'encrasse.-
Le nuage assassin glisse encor sur l'enfer.
Le Grand-Chien purulent, dans la nuit qui l'embrasse,
Polit donc ses longs crocs pour chanter Lucifer.

Le sorcier nouveau-né vient alors de la rive
De la honte avinée où la belle Al-Boudour
Agonise en pleurant : elle a peur pour la grive,
L'oisillon, le grillon, l'amoureux troubadour,

L'orphelin hyalin, le rayon qui jubile ;
Elle a peur pour l'abeille en éveil,-sur le tard,-
Pour la fleur sans ergot, le hibou volubile,
Le frelon, le bourdon, le froment, le nectar...

Monastir, ibidem, le 29 novembre 2002

1196-LE VOLEUR DU NECTAR

Dans la nuit je suis nu sur mon lit. Un collègue
Décrépit apparaît ; or j'entends les clameurs
De sept cents collégiens. « Mon puissant sortilège,
Je vous l'offre », a crié le marchand des rumeurs ;

C'est alors que vers lui court un cancre ; il embrasse
Ce marchand des rumeurs et lui dit : « J'ai souffert ;
Offre alors ton puissant sortilège à ma race
Et tant pis pour nous tous si l'on brûle en enfer ! »

Or il parle en courroux quand parvient de la rive
L'oiseau noir qui croasse en riant : « Al-Boudour
Sera tôt trucidée ; au couchant, lorsqu' arrive
Le sorcier, sera mort le méchant troubadour. »

Dans la nuit sourd un bruit. Le vent tors achemine
Vers ma chambre éclairée un vieux coq, un poussin,
La grand-poule aux œufs d'or que connaît la chaumine
Du berger étranger qui maudit la Toussaint.

Je regarde aux abois. Ce vent tors qui jubile
Chantonne onc un hymne ord que je sais sur le tard.
En dansant, l'oiseau noir, menaçant, volubile,
Affamé, violent, a volé mon nectar.

Monastir, ibidem, le 29 novembre 2002

1197-LE CANCRE CONVOITEUX

Il arrive en chantant ; dans le soir il m'embrasse ;
Qu'as-tu donc? Lui crié-je.-« Ah, je sors de l'enfer,
Répond-il en dansant. Sache alors que s'encrasse
Chaque aède embrassant le maudit Lucifer.

Sache encor, sache encor que je suis de la rive
De l'oued au flot tors où s'endort Al-Boudour ;
Qu'elle aussi se paîtra de l'enfer lorsqu' arrive
Au faubourg orphelin l'hyalin troubadour. »

Le vent hurle en offrant un flambant sortilège
À la nuit de l'errant où clabaude un fumeur.
Brusquement, malgré moi je revois le collègue
Où mon père avait tu- l'étouffant- la rumeur,

Car le bourg racontait qu'il moquait la gamine
De l'errant,- un gitan ; - qu'il moquait la Toussaint,
Le pâtour, le mitan de l'oued qu'achemine
Vers le bourg le vent lourd qui s'endort sans coussin.

Dans le soir, ce collègue est en feu. Qui jubile
Près de moi ?- C'est le cancre enfanté sur le tard ;
Je l'observe étonné dans le vent volubile ;
Or ce cancre en dansant convoite onc mon nectar.

Monastir, ibidem, le 29 novembre 2002

1198-LES USURPATEURS

Le flot tors quitte alors la mer folle et sa rive.
Il échoit sur la grève où se meurt Al-Boudour.
Or le voit d'un œil ord le chasseur de la grive
Quand survient brusquement le joyeux troubadour.

Une étoile aux abois l'aperçoit ; elle embrasse
Des rayons purpurins, rejetés par l'enfer.
Le joyeux troubadour, au verset qui s'encrasse,
Crie enfin dans la nuit : « Ah, Seigneur ! j'ai souffert. »

Quant à moi, je me tais ; je revois un collègue
Où s'ébat en fureur dans sa cour (sans humeur)
Un sorcier qui vomit son puissant sortilège
Vers le ciel endormeur où se meurt la rumeur...

Je me tais malgré moi, car vers moi s'achemine
Un errant qui malmène un coussin.
À côté de l'errant, j'aperçois sa gamine
Que le vent pousse encore en chassant la Toussaint.

Dans la nuit un ogron à l'œil prompt- qui jubile-
Lance un cri terrifiant qui parvient sur le tard
Jusqu' à l'ours assassin, au sorcier volubile,
Leur disant effronté : « Prenez donc leur nectar ! »

Monastir, ibidem, le 29 novembre 2002

1199-LE BERGER ET LE BOHÉMIEN

Au verger de l'aïeul il ne voit ni la pomme
Ni la figue engrossée aux lueurs de cafard ;
Il prend donc une amande et la loge en sa paume ;
Mais c'est l'heure où s'endort l'orphelin nénuphar.

Le soir crisse, une étoile a vibré comme une onde ;
Le berger quitte alors le verger pour la tour
Du château féodal dans la nuit qu'il inonde
D'un regard de féal amoureux du vautour ;

Mais voilà que la nuit a bercé sa poitrine,
Cependant le berger reste encore aux abois.
L'œil en sang, l'ogre en rut dicte alors sa doctrine
Aux troupeaux, aux bergers réfugiés dans les bois ;

Le berger pleure ainsi, son regard change en pierre ;
Il le pose en geignant, en tremblant sur le mien.
Or je sors de mon antre, or je prends ma rapière ;
Devant moi déambule un piteux Bohémien ;

D'où viens-tu ? Lui crié-je. -Ah, je sors de ma couche,
Car la nuit assassine a joué du flûteau.
Vieil aède hyalin, aux chardons je me couche ;
Que mon heure orpheline arrive onc au plus tôt !

Ksibet- el- Médiouni, le 30 novembre 2002

1200-PÉTRIFICATION DU CŒUR

Cet éclair louvoyant gronde alors comme une onde.
Je regarde attentif du sommet de ma tour
Le jour fuir aux abois dans son sang qui m'inonde.
Or mon chef est piqué par un bec de vautour.

Grand Seigneur ! Que je souffre en mon cœur ! Ma poitrine
Me fait mal ; je m'adresse à l'étoile aux abois ;
Qu'as-tu donc ? Me dit-elle ; écoute onc ma doctrine :
« Pourras-tu fuir alors au plus tôt dans les bois ? »

Je me tais dans la nuit quand mon cœur change en pierre.
Sous la tour passe alors un troupeau bohémien.
Je descends comme éclair, saisissant ma rapière
Et mon pic. Le troupeau crie en chœur : « C'est le mien ! »

Je me tais en fureur ; je m'étends sur ma couche ;
Or j'entends dans la nuit que l'on souffle au flûteau
De l'oursin assassin, que le chien se recouche,
Que la chienne à pleurer s'est remise au plus tôt.

Dans la nuit, dans mon coin je me pais de la pomme
Qu'Adam donne à chaque homme au regard de cafard ;
Or un gnome a posé dans la peur sur ma paume
Un foulard de trappeur, l'orphelin nénuphar.
Ksibet- el- Médiouni, le 30 novembre 2002

1201-LE GUERRIER DORIEN

Or la dague acérée a percé la poitrine
Du guerrier dorien réfugié dans les bois.
Alexandre en courroux- dont pâlit la doctrine-
Lance au ciel l'hallali purulent aux abois.

Le regard du guerrier dorien change en pierre,
Car il perd son laurier au pays bohémien
Par un soir où la nuit a fermé sa paupière :
« Oh, tu perds le sommeil, plonge alors dans le mien ! »

Le guerrier dorien s'en va donc à sa couche.
Il s'endort en rêvant d'olifants, d'un flûteau.
Une ogresse engrossée, au soleil qui se couche
A chanté son refrain : « Chez moi viens au plus tôt ! »

Le guerrier dorien- dont la mère est une onde
Purpurine au rai lourd- aiguillonne un vautour.
Le jour meurt, la nuit tord de la pourpre ; elle inonde
Une église orthodoxe, un ribat et sa tour.

Le guerrier dorien de la mer prend la pomme ;
Il la donne à l'aède au vers tiède ou blafard.
Que voit-il par la suite ?- On lui met dans sa paume
Un muguet aux aguets, le coquet nénuphar.
Ksibet- el- Médiouni, le 30 novembre 2002

1202-SURIMPRESSIONS (2)

Le jour meurt au ponant, son regard change en pierre.
La nuit vient à grands pas en butant sur le mien.
Une étoile a fermé depuis lors sa paupière
Quand descend dans le sang un troupeau bohémien.

La nuit vient à grands pas, elle arrive à la couche
De l'ogron qui s'endort, dans la bouche un flûteau.
« Ogron ronfle !ogron dors dans la paix ! Moi, j'accouche
De sanglots, dit la nuit. Qui m'occit au plus tôt ? »

Je regarde en pleurant. Me fait mal ma poitrine.
Mon cœur bout de rancœur contre un ours dans les bois.
Brusquement, l'ogre en rut a brandi sa doctrine :
« Soyez tous mis à mort dans vos bourgs aux abois ! »

Un éclair fuit la nuit, louvoyant comme une onde.
Il a peur de l'ogron, du condor, du vautour ;
L'ogre en rut lui fait peur, son chant tors qui l'inonde ;
Il s'accroche alors donc en boitant à ma tour.

Or du ciel purpurin, lacéré, choit la pomme
Qu'Adam, Ève, ont offerte au grillon, au cafard,
À la ronce, à l'armoïse...Elle échoit dans ma paume ;
Je la donne à mon tour au frileux nénuphar.

Ksibet- el- Médiouni, le 30 novembre 2002

1203-PLEURS SIDÉRAUX

D'où viens-tu? Réponds donc !-Je reviens de la couche
De l'ogresse enivrée, à la bouche un flûteau ;
Je reviens de la couche encensée où se couche
L'ogre en rut revenu du Levant au plus tôt.

Le visage échancre du guerrier change en pierre.
Un vieux reître a posé son regard sur le mien.
Il me dit en fureur : « Mais qui prit ma rapière ?
Je voudrai trucider ce troupeau bohémien. »

Une étoile en sanglots aperçoit ma poitrine.
À travers larme amère, à travers mes abois,
Elle a vu mon cœur clair, elle en sut la doctrine :
« Ne jamais se cacher ni s'enfuir dans les bois.»

Mais la lune éplorée, elle aussi, comme une onde
De torrent violent, pose alors sur la tour
D'un manoir purulent son regard qui s'inonde
Du sang ord des vieux morts dont se pâit le vautour.

C'est ainsi qu'elle a dit : « Ni le pleur de la pomme
Ni la fleur du cactier ni le tors nénuphar,
Ne seront blasphémés ; mais prends donc dans ta paume
Le benjoin numidique ! Ah, que vois-je? Un cafard. »

Ksibet- el- Médiouni, le 30 novembre 2002

1204-LE CALICE DE LA HONTE

-As-tu vu ce matin le pigeon qui convole ?
Non, dis-tu ?- Ce matin je n'ai vu que les flots
Qu'un oiseau purpurin griffe encore et survole ;
Non, j'entends le chant vif de cent un matelots.

-As-tu vu ce matin le lutin qui m'envoûte ?
Non, dis-tu ?- Je m'en vais au grand souk de l'encan ;
Dans la nuit à l'œil tors, le chien monte à la voûte
Et s'y vautre orgueilleux- je ne sais jusqu'à quand.-

-As-tu vu ce matin ton précieux patrimoine ?
Non, dis-tu ?- Je suis pauvre et n'ai rien à la main ;
Je suis pauvre en ma grotte où je vis comme un moine.
-Permetts-moi, par Allah, de t'offrir mon jasmin !

-Que fais-tu ce matin ? Pourquoi mettre un pourpoint ?
-Je m'en vais dans ce bourg fracasser leur beau vase,
Défoncer leur sorcier d'un violent coup de poing,
Puis jeter son cadavre engraisé dans la vase.

Au couchant j'offrirai son sang ord au calice
De la honte étoilée où coasse un crapaud,
Un crapaud de Pologne abreuvé de malice
Qui pénètre en mon cœur et me sort par la peau.

Monastir, Cap Marina, café du Soleil, le 1er décembre
2002

1205-PROSTITUTION

Je suis nu, la nuit geint, un lutin gai m'envoûte ;
Or j'entends dans la nuit le printemps de l'encan
Où se vend- l'âme en paix- l'homme ingrat sous la voûte
De Satan le Maudit. Qui me dit : « Jusqu'à quand ? »

On me dit : « Libre à toi d'imiter un vieux moine,
De m'avoir rien en poche, encor moins à la main ;
L'homme ingrat peut troquer son précieux patrimoine
Contre un pain de froment, des mots vains, un jasmin... »

Par Allah ! Je chantonne un chant las qui s'évase,
Puis je lance en courroux un furieux coup de poing.
Je suis nu, la nuit geint, je me pais de la vase
Que pétrit le lutin habillé de pourpoint.

Je m'avance à pas lents, nonchalant, sans malice.
Je suis nu, tremblotant, hululant. Un crapaud
Écrabouille un têtard en m'offrant son calice
Purpurin, rubescent, des lambeaux de ma peau.

Dans la nuit quelqu'un crie: «A-t-on vu qui convole ?
Est-ce un gnome ?un lutin ?un ondin sous les flots ? »
Dans la nuit la Voix dit: «L'oiseau blanc qui survole
Le bateau divagant des errants matelots ! »

Monastir, ibidem, le 1er décembre 2002

1206-LE SECOURS DU GRAND NOM

J'ai perdu ce matin mon brillant patrimoine :
Les tombeaux des aïeux parfumés d'un jasmin,
Le mihrab, le minbar, le chant pieux d'un vieux moine,
Ma chanson enfantine...Évidée est ma main.

Je comprends que ma sœur ait la fleur de la vase,
Que l'aïeul tout en pleurs ait remis son pourpoint ;
Pourquoi donc ? Me dit-on. -La rancœur, qui s'évase
Dans nos bourgs sans labour, nous assène un lourd poing.

Or un reître aguerrir m'a donné son calice ;
Qu'y trouvé-je, ô Seigneur! L'œil affreux d'un crapaud,
Du sang ord qui moisit. À pas lents, sans malice,
Je m'avance en tremblant, car j'ai mal à la peau.

La nuit pleure. En sanglots, j'aperçois sous la voûte
Un hibou qui hulule ; il appelle à l'encan.
L'air hulule à son tour ; le ciel brûle ; il m'envoûte ;
Un heureux séraphin dit enfin : « Jusqu'à quand ? »

Un archange hyalin dit encore : « On convole
Sous ces feux de géhenne et les chants de leurs flots ;
Qu'on appelle au secours le Grand Nom Qui survole
Tout le ciel orphelin, purpurin, en sanglots! »

Monastir, ibidem, le 1er décembre 2002

1207-LE MALHEUREUX CLOVIS

Or Clovis ce matin a donné son beau vase
Au guerrier aguerrir, revêtu d'un pourpoint.
Un oiseau purpurin- à l'envol qui s'évase-
Griffe alors le roi franc d'un sanglant coup de poing.

Or Clovis à l'oiseau donne ainsi son calice
Plein de miel, plein de fiel. Il y trouve un crapaud,
L'œil hideux, au chant ord, scintillant de malice ;
« Non, lui dit cet oiseau, je veux boire à ta peau. »

Or Clovis ne dit rien ; son sanglant patrimoine
Est perdu pour toujours; il n'a plus à la main
Qu'un seul glaive effilé; Clovis vit comme un moine,
Cultivant en son clos chant punique et cumin.

Or l'oiseau dit enfin: « Ce guerrier qui m'envoûte,
Je le veux dans mon nid pour le souk à l'ecan,
Je voudrai ton étoile orgueilleuse et la voûte
Qui t'assure un chant sûr ; mais dis-moi jusqu'à quand ? »

Or Clovis ne dit rien; l'oiseau blanc qui convole
Lui fait peur, par Allah! Il s'en va sous les flots
De la mer océane où l'oiseau le survole
Cependant avec peine ;-il paîtra les sanglots.-

Monastir, ibidem, le 1er décembre 2002

1208-SURIMPRESSIONS (3)

L'ogre en rut en riant m'a tendu son calice,
Me disant: «L'œil visqueux, purulent du crapaud
Vaporeux te regarde avec joie et malice.
Vieil aède, il voudra fienter sur ta peau.»

Furieux, coassant, le crapaud dans la vase
Jette un œil vers le ciel habillé d'un pourpoint;
-Un drapeau mis en berne alors s'ouvre et s'évase ;-
Le crapaud me lance onc un méchant coup de poing.

Je me tais ; mais qui suis-je, ô Seigneur !-Un vieux moine,
Dit l'oiseau des liqueurs qui n'a rien à la main ;
Oui, chez vous on divague, égarant patrimoine
Hors de prix: grands ribats parfumés de jasmin.

Or j'entends un vieux chant grégorien qui m'envoûte.
Devant moi passe alors le marchand de l'encan.
Je suis seul dans la nuit; l'oiseau fuit sous la voûte ;
On demeure ébahi, me dit-il, jusqu'à quand ?

Ah, par Dieu ! Je me tais. Le hibou qui convole
Suit l'oiseau des liqueurs dans la peur et ses flots.
Je demeure ébahi; l'astre en pleurs me survole,
La nuit bleue; elle entend les frileux matelots.

Monastir, ibidem, le 1er décembre 2002

1209-SURIMPRESSIONS (4)

Cet éclair purpurin a percé l'œil immonde
Du sorcier assassin qui se cache en sa tour.
Le vent triste, hyalin, a chanté pour le monde.
Le trouvère a chanté dans son vers à son tour.

Or le vent en chantant est passé sur la bouche
Du trouvère amoureux qui hait fort le hasard.
L'oiseau noir est passé pour voler son tarbouche
Que son père a troqué contre un ours de bazar.

Le trouvère a crié cependant: «À la pelle
Vous vendez vos enfants étranglés de sanglots;
Allez vite- ô par Dieu- regagner la chapelle
Pour prier et pour fuir la géhenne et ses flots. »

En criant, l'ogre en rut a violé l'escarbille
Que l'aïeul a fermée au simoun qui dissout.
Le vent clair de l'hiver, le frappant de sa bille,
Lui réclame en chantant son ducat moins un sou.

Le ciel fuit, la nuit suit, la mer bruit, son flot broute
Un requin aquilin aux ergots très fanés.
Un errant divagant, affamé, sur la route
Maudit seul ses aïeuls aux glaïeuls profanés.

Monastir, Cap Marina, café du Soleil, le 2 décembre
2002

1210-LE MANANT ET LE SORCIER

Qui lui donne en dansant un baiser sur la bouche ?
C'est l'ogron rubescent- fils cadet du hasard.-
Il usurpe un vieux sceptre étoilé, sans tarbouche,
La couronne argentée, enfantée au bazar.

Pour amis des félons, il en compte à la pelle
Quand la meute en son cœur est toujours en sanglots.
Au manoir qu'il usurpe, il construit sa chapelle ;
Quand la mer gronde alors, il sera loin des flots.

Or il vole éhonté dans le soir l'escarbille
Que l'aïeul a léguée à ses fils- sans un sou ;-
Le manant vole aussi jusqu'aux fleurs de ma bille
Dans la nuit qu'il occit, dans le jour qu'il dissout.

Le faubourg versatile a crié sur la route:
« Ô manant, nous voyons tes regards très fanés ;
Ton grand chien assassin erre au ciel, l'ourson broute
Nos thymes verts, nos printemps, nos hivers, profanés. »

Le manant écoute onc, se croyant seul au monde.
Son sorcier le conseille: «Ascends vite à ta tour !
Vois la foule en courroux et ce vent qui l'émonde ;
Quant à moi, je suivrai tes pas gourds, à mon tour.»

Monastir, ibidem, le 2 décembre 2002

1211-PANTOUM BARBARE (1)

Ces trésors, ces sacs d'or, je les donne à la pelle ;
Qu'on les prenne alors donc pour tarir les sanglots
Des enfants orphelins! Construisez la chapelle
Pour prier et bénir les errants matelots!

Qu'on les prenne alors donc pour filtrer l'escarbille,
La fleur blanche, hyaline et le vent qui dissout.
Approchez, amis sûrs ; le parfum de ma bille
Rend la nuit hululante et le jour toujours soûl.

Dans le ciel nébuleux, ténébreux, l'ogron broute
Le chardon purpurin aux ergots bots, fanés ;
Or l'ourson, son ami, divaguant sur la route
Sidérale a maudit nos tombeaux profanés.

La fleur blanche, hyaline, a soufflé dans ma bouche
Son parfum enivrant qu'elle achète au hasard.
J'égare onc malgré moi sans savoir mon tarbouche
Et m'en vais prendre un autre en riant au bazar.

Le chardon purpurin se répand dans le monde;
Le trouvère hyalin grimpe alors dans sa tour :
-Où qu'on aille au faubourg la chanson est immonde.-
Un aède étranger ascend vite à son tour.

Monastir, ibidem, le 2 décembre 2002

1212-PANTOUM BARBARE (2)

Le roi fou ce matin a miné l'escarbille.
Au couchant trébuchant, il se rend toujours soûl.
Or le vent alléchant le rebat de sa bille ;
Le roi fou pleure alors dans la nuit qui dissout.

Au couchant trébuchant, la mer geint, son flot broute
L'espadon du matin aux yeux ords et fanés ;
Mais que je vois-je, ô Seigneur !divaguer sur la route
Un guerrier rubescent et nos pleurs profanés.

L'espadon du matin a vomi dans ma bouche
Du sang noir, purulent que je troque au bazar
Contre un gland hululant, frémissant de tarbouche
Pour le mettre à l'aïd du grand jeûne- au hasard.-

Du sang noir, purulent, on en trouve à la pelle,
Dit l'étoile orpheline à la lune en sanglots.
Aujourd'hui, l'ogre en rut a brûlé la chapelle
Où l'on prie avec cœur pour les vieux matelots.

Dis, étoile orpheline, à travers le grand monde,
Que l'ogron est immonde- où qu'on aille, alentour !-
Dis, étoile orpheline à l'aède au cœur monde
D'être encore attentif, de se battre à son tour !

Monastir, ibidem, le 2 décembre 2002

1213-PANTOUM BARBARE (3)

Dans le champ au couchant court l'agneau, l'ânon broute ;
Le pâtre s'endort donc en ronflant yeux fanés ;
En chantant, le condor vague alors sur la route
Pour brûler jusqu'à l'os nos faubourgs profanés ;

Le pâtre s'endort donc sur des fleurs d'escarbille.
Le vent griffe effronté le couchant qu'il dissout ;
Je lui donne en pleurant la lueur de ma bille ;
Offre alors ton œil tors, me dit-il ; -il est soûl.-

Le vent griffe effronté mes projets à la pelle ;
Étranglé par le soir, je lui dis en sanglots :
« Pourquoi donc ?pourquoi donc détruis-tu ma chapelle ?
Pourquoi donc épargner les méchants cachalots ? »

Étranglé par le soir- qui s'engouffre en ma bouche,-
Je recherche alentour un jouet de bazar ;
Mais le vent fort espiègle a fendu mon tarbouche,
Me laissant malmené par les mains du hasard.

Je recherche alentour mon verset dans le monde
De la nuit, du matin, du faubourg, dans sa tour...
Où que j'aille, ô Seigneur, l'ogre en rut, l'œil immonde,
Me poursuit effrayant ; je m'enfuis à mon tour.

Monastir, ibidem, le 2 décembre 2002

1214-CHANTS D'AÈDE

Au poète Louis Delorme *

Dans le ciel apparaît en riant Saint-Antoine.
Un éclair en fureur a lancé des copeaux ;
Les attrape en plein vol un chasseur de citoine.
En courroux, le vent souffle en brûlant ses pipeaux.

Or l'aède amoureux a tissé son saphique
Au matin sans savoir ni comment ni pourquoi ;
Il entend cependant en son cœur séraphique
L'hymne ancien ondoyer; il reste onc alors coi.

Un trouvère en chantant en hiver a fait mouche,
Se disant en dansant qu'il écrit bientôt plus
De versets déhiscent : « L'agora- qui se mouche-
Est remplie à craquer de mes chants, au surplus. »

Un tisseur de toisons lui revend son étoffe :
« Troubadour, je te donne un exquis vase à fleurs ;
Chante alors ton verset pour mon fils Jean-Christophe ;
Il est triste, il est maigre, il n'a plus de couleurs.»

Or l'aède alors chante; or son chant ensorcelle
Le tyran dorien étendu sous son toit,
Le guerrier, le pâtre, le vautour, la sarcelle
Et parvient à la Grange, ami sûr, jusqu'à toi.-

Monastir, Cap Marina, café du Soleil, le 3 décembre
2002, à 9h. Du matin

*N.B.

1/dorien (à lire avec diérèse)

2/Pour la seconde fois, je t'inclus dans mon poème (à la Grange); or je ne l'ai fait pour aucun poète vivant,-jusqu'à présent.-

1215-CHANTS D'AÈDE (2)

Au printemps, qui compose en chantant un saphique ?
Qui compose en dansant le comment, le pourquoi
De Sapho des versets ? dit la voix séraphique.
-Je demeure étourdi, je demeure alors coi.-

Sur mon chef rabougri, cet automne a fait mouche,
Car son vent m'amaigrir, il me gifle encor plus ;
M'opresse onc le ciel gris âme et cœur ; je me mouche :
Mon nez coule, il en sort du sang ord, au surplus.

Vient me voir dans le soir mon ami Jean-Christophe :
« L'encensoir, je te l'offre et l'exquis vase à fleurs ;
Par Allah, donne alors à ma sœur ton étoffe
De lilas aux rais d'or ; elle aura ses couleurs.

Ô trouvère aux beaux vers, ta chanson ensorcelle
L'agora des Anciens, le Dorien sous son toit,
Le Grand-Chien, le gros rat, le corbeau, la sarcelle...
Troubadour, vois mon pleur qui parvient jusqu'à toi !

Tu chéris avec flamme (on le sait) Saint-Antoine ;
Par Allah, chante alors, souffle alors aux pipeaux
Qu'a laissés ton aïeul sur un vol de citoine !
Que ton chant offre à l'air de l'hiver ses copeaux ! »

Monastir, ibidem, le 3 décembre 2002, à 10h. Du matin

1216-CHANTS D'AÈDE (3)

Le corbeau croasse onc en hiver ; il fait mouche ;
Je prends peur en mon cœur ; je sanglote encor plus.
Le ciel bas glisse encor sur ma tête ; il se mouche ;
Il en tombe un sang ord de condor en surplus.

Un aède amoureux offre ainsi son étoffe,
Son verset, son gousset, son exquis vase à fleurs
Au nuage en sanglots. Qui voit-il ?-Jean-Christophe,
Le pâtour du faubourg qui perdit ses couleurs.

Le pâtour du faubourg a crié : « M'ensorcelle
Ton verset rubescent ; il ascend à mon toit
Pourtant loin dans le ciel gémissant ; la sarcelle,
De l'encens ronfle et rêve en dansant après toi.

Mon aïeul hyalin aime aussi ton saphique ;
Pourquoi donc ? Il ne sait ni comment ni pourquoi ;
Or par cœur il connaît la chanson séraphique
Qui le laisse aux abois- pour des mois- toujours coi.

Cet aïeul qu'on dit saint aime encor Saint-Antoine ;
Pourquoi donc ? lui disais-je.- Il m'offrit les pipeaux
Des aïeuls, me dit-il, des glaïeuls, la citoine ;
De la fleur purpurine, il m'offrit les copeaux. »

Monastir, ibidem, le 3 décembre 2002 à 11h. Du matin

1217-CHANTS D'AÈDE (4)

Un tisseur phénicien m'a donné son étoffe,
Une amphore hyaline, un ancien vase à fleurs ;
Il me dit en pleurant : « Chante alors pour Christophe,
Mon ami numidique ! Il perdit ses couleurs. »

Vieil aède, a-t-il, ta chanson m'ensorcelle ;
Elle ascend à chaque heure, elle ascend jusqu'au toit
De la ville aux cent tours ; elle envoûte une ocelle,
Un python... Vois mon pleur qui descend jusqu'à toi.

Ce matin en sommeil, le soleil a fait mouche :
Fainéant, il se lève, yeux fermés, -ne voit plus.-
Le corbeau se réveille à son tour ; il se mouche,
Il s'apprête à saigner nos faubourgs au surplus.

Que fais-tu, vieil aède ?-Ah, j'entends ton saphique ;
Qu'il est beau, par Héra, par Hamon! Mais pourquoi ?
Nul ne sait à Carthage où le chant sérapique
Monte aussi dans le ciel ; je demeure alors coi,

Je demeure alors coi quand je vois Saint-Antoine
Chantonner à son tour ; il ressouffle aux pipeaux
Qu'ont taillés les pâtours sous un œil de citoine
Quand le ciel alentour a jeté ses copeaux.

Monastir, ibidem, le 3 décembre 2002, à midi

1218-PANTOUM BARBARE (4)

La chanson de l'aède amoureux m'ensorcelle,
Dit le vent émouvant qui s'ébat sur mon toit ;
Lui répond dans un van un aboi d'une ocelle :
« Vois son sang hululant remonter jusqu'à toi !

Vois son sang déhiscent barbouiller cette étoffe,
L'oiseau blanc, frémissant, le tremblant vase à fleurs,
Le verset désappris par la sœur de Christophe
Ou son frère utérin qui n'a plus de couleurs ! »

Où son frère utérin se perd-il quand fait mouche
Cet automne englouti dans le vent en surplus ?
Je ne sais, dit l'autour ; je ne sais, dit la mouche.
Or je sais, dit la pie en criant encor plus.

Or je sais, dit l'oiselle, entonnant un saphique
Envoûtant, ne sachant ni comment, ni pourquoi.
La voix dit dans le ciel, -c'est la voix sérapique :-
« Vieil aède envoûté, reste alors encor coi !

Vieil aède envoûté, ton ami Saint-Antoine
Est venu ce matin te donner ses pipeaux ;
Chante alors, vieil aède, envoûte onc la cétoine,
Le pâtour, l'armoise aigre, accrochée aux troupeaux ! »

Monastir, ibidem, le 3 décembre 2002, à 12h 30mn

1219-LA MISÈRE DES DIEUX (1)

Sache alors que je suis l'enfant tors de la Parque,
Que je peins et repeins des vieux dieux les portraits ;
Sache encor qu'au ciel gris, rabougri, je me parque
En buvant le sang ord du condor à longs traits.

Dans le vent qui louvoie en sanglots, je m'échappe
Vers l'Olympe où s'endort le chant d'or de mon cœur.
Le nuage orphelin, hyalin, met sa chape.
Jambe au cou, je m'échappe, occisant ma rancœur,

Puis je vends dans le vent d'exquis chants de sirène
Au sultan ; or il m'offre en riant son dédain
Quand l'émir- son grand fils- a repris la murène
Du flot blanc de la mer, se moquant de l'Éden ;

Je bois donc le courroux purpurin à la lie.
Le nuage orphelin m'a griffé de sa main
Épineuse ; or je saigne, or je crie, or j'oublie.
-Brusquement, me parfume un verset de Samain.-

Je divague en boitant sur la fleur carnivore.
Je rencontre en chemin un pâtre sans repas ;
Il me dit en pleurant : « Ce vautour me dévore ;
Troubadour, les vieux dieux sont aux tours du Trépas. »

Monastir, ibidem, le 4 décembre 2002

1220-LE VIEUX COQ

Je m'abreuve au matin d'un chant doux de sirène ;
Je me crois, par Allah, au jardin de l'Éden.
En fureur,- sans douleur,- je jette onc la murène
Que j'ai prise à la mer qui me dit son dédain.

Le vent souffle en courroux, je le bois à la lie ;
Je suis ivre encor plus ; dans le creux de ma main,
Un nuage échancre s'est posé ; je m'oublie ;
Je m'enivre à l'instant par un chant de Samain.

Vient me voir à cette heure un vieux coq carnivore.
Il hulule, il me brûle, il purule... « Mon repas !
Restaure onc le vieux coq purulent qui dévore
Ton faubourg flamboyant et l'envoie au trépas !

Sache alors que je dors en ronflant chez la Parque,
Que j'occis Apollon dont on fait les portraits,
Que me fuit la frayeur- dans l'horreur- qui se parque
Dans la nuit que je bois, sans aigreur, à longs traits. »

Le vent souffle en fureur. Brusquement, je réchappe ;
Le vieux coq me poursuit, le cœur noir de rancœur.
Le trouvère aux beaux vers, de l'hiver met la chape
Et poursuit à son tour le vieux coq, l'air moqueur.

Monastir, ibidem, le 4 décembre 2002

1221-LA MISÈRE DES DIEUX (2)

Cet ogron au pas prompt est en cage, il s'échappe ;
Il s'en va dans le champ où s'accroît la rancœur ;
Il y voit un ourson, un ânon, sous leur chape ;
Que fait-on par ici ? Leur dit-il, l'air moqueur.

Or l'ourson lui répond : « Écouter la sirène,
Puis la prendre en mes bras ; par grand Zeus !c'est l'Éden. »
Or l'ânon lui répond : « Repêcher la murène
Dans l'oued au flot tiède et l'offrir au Dédain. »

L'ogron prompt les écoute abreuvé de la lie
De la peur qui rampille en son cœur, sur sa main,
En son âme assassine ; or soudain, il oublie
Le champ rouge ;- or je pense aux chansons de Samain.-

Le jour meurt, la nuit vient ; un rayon carnivore
Est tombé sur l'ogron demeuré sans repas ;
Il dit donc au rayon : " Par grand Zeus ! Ne dévore
Pas l'ogron ! " Ton grand Zeus est aux mains du Trépas,

Dit le rai carnivore à l'ogron, à la Parque,
À Plotin, à Platon dont on peint les portraits ;
Mais l'ogron n'entend rien ; dans sa peur il se parque
En buvant ses longs pleurs, ses sanglots à longs traits.

Monastir, ibidem, le 4 décembre 2002

1222-LA MISÈRE DES DIEUX (3)

Je rebois ce matin l'amertume à la lie :
Un mâtin a posé, dans le creux de sa main,
Son ergot, son poil bot, son œil ord...je m'oublie ;
Je reprends mon esprit grâce à l'or de Samain ;

Mais voilà qu'un long pleur choit du ciel carnivore ;
Je suis donc plus amer, je demande un repas
À la fleur de l'aurore. Attention ! On dévore,
Me dit-elle ; attention, où qu'on aille, au trépas !

Or j'entends à l'instant un chant doux de sirène ;
Mais où suis-je, ô Seigneur !-À l'abord de l'Éden.
Un errant cependant m'a donné sa murène ;
Nous voyant, le vent grince et vomit son dédain.

Dans sa cage en dorure un oiseau met sa chape ;
Or l'ogron s'en approche et lui dit, l'air moqueur :
« Veux-tu fuir ? Vois le vent louvoyant qui s'échappe ;
-C'est l'ogron qui le dit, qui se paît de rancœur.-

Je l'écoute en silence au faubourg que l'on parque
Dans l'aurore aux rais tors qu'ils ont bue à longs traits.
Où vas-tu ? Me dit-on. « Sa marraine est la Parque,
Dit Satan : morts les dieux, morts aussi leurs portraits. »

Monastir, ibidem, le 4décembre 2002

1223-PANTOUM BARBARE (5)

La nuit blanche a hurlé ; de sa dent carnivore,
Elle égorge une ocelle, elle en fait son repas ;
Le ciel noir hurle alors ; nous savons qu'il dévore
La nuit blanche à l'aurore et l'envoie au trépas.

Elle égorge une ocelle un matin qu'elle oublie.
Le sorcier assassin, dans le creux de sa main,
Met la lune orpheline et la ronge à la lie.
Un aède impuissant chante un vers de Samain.

Le sorcier assassin aime encor la sirène :
-Elle occit le marin, l'accablant de dédain-
« Viens chez-moi, lui dit-il, tu prendras la murène
De l'ogron, mon ami ; nous serons dans l'Éden. »

Elle occit le marin, le matin lui réchappe ;
Que fait-elle alors donc ? Le cœur gros de rancœur,
Elle a dit au vautour : " Voudras-tu qu'on t'échappe ? "
Non, dit-il, s'enfonçant un ergot dans le cœur.

Que fait-elle alors donc ? Ma marraine est la Parque,
Me dit-elle orgueilleuse ; or j'en fais le portrait.
Je suis ivre au faubourg endeuillé que l'on parque
Dans la cage en fer ord que l'on boit d'un seul trait.

Monastir, ibidem, le 4 décembre 2002

1224-LE CORRODEUR DE CARÈNES

Mais qui veut sous le flot corroder mes carènes ?
Dit l'esquif au bateau ; je voudrais tant et tant
Le savoir. Le bateau flamboyant des sirènes
Lui répond : « C'est le vent divagant de l'autan.

As-tu vu, lui dit-il, qu'il s'endort sous l'arcade
Du voussoir ébréché comme on dort dans un lit ?
Que fait-il ? Sache alors qu'il attend la cascade
Du condor assassin qui se paît d'hallali ;

Cependant je divague en buvant ma détresse ;
On m'a dit hier soir de revoir l'ouragan,
Vieil aïeul de ce vent. Dans la nuit que l'on tresse ;
Je cours vite amputer le bras long du brigand

Dont je sais qu'il saccage en chantant cette auberge.
Aussitôt le brigand quitte alors mon chemin.
Sur mon pont, le marin, à grands coups de flamberge,
L'humilie en moquant son piteux lendemain.

Quant à moi, jeune esquif, on m'apprend à me taire ;
C'est pourquoi tu me vois rejouer du flûteau.
Pour la mer, pour les flots, est-ce encore un mystère ?
Le bateau perd la voix, perd sa route au plus tôt. »

Monastir, café les Arabesques, le 28 décembre 2002

1225-SURIMPRESSIONS (5)

Le Grand-Chien vient se tordre au voussoir, sous l'arcade.
Veut le mordre une ogresse en sortant de son lit.
La nuit geint, le jour point, un oued en cascade
A roulé dans le bourg son immense hallali.

La nuit geint, le jour point vomissant la détresse
Qu'il a bue en hiver quand parvient le brigand.
Le matin hyalin a joué de la tresse
De la nuit qui se meurt, qu'il a mise en un gant.

Malgré moi, je me vois dans la cour d'une auberge,
D'une auberge espagnole où s'enfume un jasmin.
Le vent hurle, il me bat de cent coups de flamberge.
Que j'ai peur, ô Seigneur, car je perds mon chemin.

Un aède en sanglots ; il apprend à se taire ;
Or son verbe est puissant; il a pris un flûteau,
Un rebec, le vieux luth de l'ancien monastère
Où se cloître un grand moine en rêvant d'un château.

Moi, je pense à l'esquif de l'aïeul sans carène
Et je brûle en ma chambre un grain d'ambre où Satan
Me murmure à l'oreille : "Ô sais-tu que la reine
Et l'émir purpurin t'ont haï tant et tant ? "

Monastir, ibidem, le 28 décembre 2002

1226-PANTOUM BARBARE (6)

Hier le soir le djinnon m'a gavé de détresse.
Il m'a fait avaler les chants noirs d'un brigand,
D'un bandit de chemins qui vous noue et nous tresse
Les rais d'or du matin pour les mettre en un gant.

Il m'a fait avaler de grands coups de flamberge,
Me disant que j'étais un bandit de chemins.
Ô Seigneur ! Pourquoi donc brûla-t-il mon auberge ?
Je ne sais, dit la Voix : " Rafraîchis ces jasmins ! "

Me disant : " Grand bandit, apprend vite à te taire ! "
Il chanta dans la joie en jouant d'un flûteau.
Je me tus sans me taire et son front fut austère,
Ajoutant en courroux : " Tu volas mon château. "

Il chanta dans la joie, il brûla la carène
Du bateau divagant, il chanta tant et tant
Que j'eus honte à sa place ; est-ce un chant de sirène
Que le sien ?-Il est pire, a-t-on dit, que l'autan.

Du bateau divagant, que je vis sous l'arcade
Du voussoir ramolli, j'entendis l'hallali
Du monarque éthiopien qui volait en cascade
Sur le chef de Rimbaud enfiévré dans son lit.

Monastir, ibidem, le 28 décembre 2002

1227-LE BRIGAND FURIEUX

Qui s'ébroue et se vautre en la cour de l'auberge ?
Dit l'aède en sanglots sur les bords de chemins
La Voix dit en courroux : " À grands coups de flamberge,
Frappe alors ce bandit qui vous prend vos jasmins ! "

Par Allah !je l'écoute ; on m'apprit à me taire,
Cependant je m'écrie en jouant du flûteau
Que mon père a laissé, dont le chef fut austère ;
Je m'écrie en jouant sur le pont du bateau,

Du bateau divagant qui perdit sa carène
Dans les flots en sanglots, assaillis par l'autan.
Je m'écrie en soufflant dans le cor de la reine
Qui nous hait au faubourg, m'a-t-on dit, tant et tant.

Aussitôt je m'en vais me coucher sous l'arcade
Où le vent du brigand pousse un grand hallali.
Je m'endors en rêvant de la chasse en cascade
Qu'entreprend ce brigand quand la nuit est au lit.

Sous l'arcade en rêvant je rebois la détresse
Qu'en mon cœur a laissée en hurlant le brigand
Des chemins tortueux où l'éclair perd sa tresse,
Tant il craint ce brigand plus furieux qu'ouragan.

Monastir, ibidem, le 28 décembre 2002

1228-FAUX PANTOUM

Au faubourg sans labour on apprend à se taire ;
Quant à moi, malgré moi, je saisis mon flûteau,
Puis j'y souffle en pleurant ; de mon œil cave, austère,
Tombe un pleur chaud, amer...Je revois le bateau

Ballotté par les flots ; je revois une auberge
Où l'on mange en dansant nos brins verts de jasmins,
Nos brins clairs de bruyère à sons pleins de flamberge,
Nos pains blancs de froment, nos faubourgs, nos chemins.

Au faubourg sans labour ballotté par la tresse
De la nuit éborgnée et du chant du brigand,
Je m'abreuve à l'oued qu'ont nourri la détresse
Et la peur encensée où s'ébat l'ouragan.

Je m'en vais par la suite éméché sous l'arcade
Où s'étend le vieux chien rassasié d'hallali.
Je m'en vais d'un pas gourd, car je vois la cascade
De cris lourds qu'ont lancés deux oignons de leur lit.

La frayeur encensée a brûlé la carène
Du bateau de Rimbaud que l'on hait tant et tant ;
Pourquoi donc ? Me dit-on. -C'est l'avis de la reine
Qui pourtant aime encor le chant tors de l'autan.

Monastir, ibidem, le 28 décembre 2002

1229-PANTOUM BARBARE (7)

Quand la lune a beuglé, le zéphyr impalpable
A sifflé longuement ; le soupir de l'autan
A vomi sur ma lyre un pleur noir et coupable;
Or Satan sur un toit de manoir nous attend.

Ont vomi sur ma lyre un soupir de ramure,
Le dragon de Palmyre assassin, arrogant,
Quand le vent qui se mire au purin me murmure :
« Vieil aède, as-tu vu le bateau divagant ? »

Quand le vent qui se mire a crié : « Ta fatigue,
Je l'inculque à tes os dans la nuit pour le flot ; »
Ton voisin qu'on sait zain, vieil aède,- un Atigue,-
De toi dit : « Mon voisin muezzin est falot. »

Ton voisin qu'on sait zain a souillé la calanque
Que le vent gifle encore au couchant qu'il poursuit.
Voudrais-tu me bercer dans ce vent qui m'efflanque,
Car j'ai peur de la nuit à l'œil tors qui me suit ?

Voudrais-tu dorloter dans la nuit ma démence ?
On me dit chaque instant que cet astre adoré
Est figé dans un roc de granit sans clémence,
Que son œil lance encore un regard dédoré.

Monastir, café Al-Qâdissiyyâ, le 28 décembre 2002

1230-PANTOUM BARBARE (8)

Le vent souffle à la nuit, à la nuit il murmure :
« As-tu vu ma griffe orde et mon œil arrogant ? »
D'un vieil arbre un oiseau mâche alors la ramure
Et lui dit : « Serais-tu l'ouragan divagant ? »

D'un vieil arbre un corbeau m'a parlé de fatigue ;
« C'est pour toi, disait-il, que je bois tout le flot
De la mer océane, or ton fils, cet Atigue
Effronté, m'a traité d'entêté, de falot. »

C'est pour toi qu'on laboure en riant ma calanque,
Dit l'ogron à l'œil prompt qui souvent me poursuit.
Non, lui dis-je en courroux ; « pour ce vent qui t'efflanque,
Pour ce chien clabaudeur, enragé qui te suit. »

Dit l'ogron au vieil ogre à l'œil trouble en démence :
« Je suis fou, le sait-on ? Qui m'a donc dédoré ? »
Je lui dis : « De ton cœur endurci l'inclémence !
Tourne alors ton regard vers l'Unique Adoré ! »

Je suis fou, le sait-on ?- C'est la brise impalpable
Qui l'a dit au faubourg barbouillé par l'autan,
À Satan le Maudit, au brigand très coupable,
Au condor au bec ord, à la nuit qui m'attend.

Monastir, ibidem, le 28 décembre 2002

1231-LES VERTUS DE L'INVOCATION
À Cheikh Khaled Bentounès

Que fais-tu ce matin ?-Je suis pris de fatigue ;
Je m'en vais de ce pas trépigner dans le flot
De la mer océane où barbote un Atigue,
Mon voisin de palier toujours triste et falot.

Or le soir choit soudain sur un flot de calanque.
Un vieil astre éborgné, clabaudeur me poursuit.
Que j'ai peur, ô Seigneur ! Sous l'œil tors qui m'efflanque,
Je m'enfuis en pleurant dans la nuit qui me suit.

Brusquement le Grand-Chien fait parler sa démence
Qui fleurit dans la nuit au rai mou, dédoré.
Jambe au cou, je m'enfuis en hurlant ; l'inclémence
De Satan me talonne ; ô Seigneur Adoré,

Secours-moi, par Tes Noms! Qu'est-ce alors? La ramure
D'un figuier me drolote, un zéphyr divagant
Me caresse en chantant, cependant que murmure
Près de moi l'oiseau blanc dans le soir arrogant.

Sois loué, Seigneur Dieu, Grand Allah l'Impalpable !
Ton Nom Saint est la Paix, le Repos nous attend
Pour autant qu'on invoque Allah Grand ; le Coupable
S'enfuit vite en pétant sous les cris de l'autan.
Monastir, ibidem, le 28 décembre 2002

1232-L'INVOCATION UNIVERSELLE
À la mémoire vénérée de Cheikh Ahmad Al-Alâwî

Furieux, le corsaire a crevé la calanque
Du vieil astre éborgné par la nuit qu'il poursuit.
Le Grand-Chien en courroux, qui clabaude et s'efflanque,
Ne fait rien ; d'un regard de vaurien il le suit.

L'œil en sang, le corsaire a crié sa démence :
« Oyez-moi, Faubourgeois !avez-vous adoré
Allah Dieu, le Seigneur qui répand Sa Clémence
Où qu'on aille? Attention, l'ici-bas est doré ! »

Je me tais, l'œil fermé; je l'écoute; Un Atigue,
Mon voisin mécréant, a caché ses sanglots.
Étonné, je lui dis: « Es-tu pris de fatigue ? »
« Mes pareils, m'a-t-il dit, ont perdu leurs falots. »

Je me tais, l'œil fermé, car j'entends la ramure
Invoquer le Nom Saint ; le bateau divagant,
Le torrent de l'oued vigoureux, le murmure
Du zéphyr, le soupir du vent clair, l'ouragan...

Je me tais, car j'entends dans la nuit impalpable
Minéraux, végétaux, animaux, de Satan,
Du Maudit se moquer, blasphémer le Coupable,
Chuchoter doucement qu'Allah Dieu les attend...
Monastir, ibidem, le 28 décembre 2002

1233-PANTOUM BARBARE (9)

Ah, ce soir je suis seul ; j'aperçois la démence
Dans les yeux des voisins, sur leurs fronts dédorés ;
Mais qu'ont-ils, ces voisins? Ils ont peint l'inclémence
Dans leurs cœurs assassins que l'ont dit mordorés.

Dans les yeux des voisins j'ai trouvé la calanque
Que mon père a perdue au ponant qui nous suit.
Je regarde alentour, cependant que s'efflanque
Le chien ord de l'ogresse aux abois qu'on poursuit.

Que mon père a-t-il dit au voisin fils d'Atigue ?
Viens chez nous, dit le vent, je te donne un falot
Qui t'éclaire en la nuit et fait fuir ta fatigue ;
Sera sec ton pleur dru, partira ton sanglot.

Viens chez nous, dit le vent ; tu sauras que murmure
Ton oued vigoureux, au torrent arrogant ;
Tu verras par la suite un brin vert de ramure
Épinglé sur le pont du bateau divagant.

Ton oued vigoureux lève un bras impalpable ;
Je le vois grâce au jour aiguisé par l'autan ;
Sache alors, vieil aède, au vers tors et coupable,
Que Satan aux détours des chemins nous attend.

Monastir, ibidem, le 28 décembre 2002

1234-LA NEF CÉLESTE

Sous le dôme assassin, dans ma nef je navigue.
J'aperçois le dragon en fureur, au galop.
Plein d'horreur, je lui donne une odeur de ma figue;
Il tempête, il fulmine, il me prend mon falot.

La nuit dort; le vent tors, qui me mord en silence,
Me murmure à l'oreille : « Ah, qui donc te poursuit ?
As-tu peur du dragon ? De son feu? De sa lance ? »
Je réponds en douceur : « C'est ton croc qui me suit. »

Le vent tors qui me mord s'en va loin ; une épave
Flotte au ciel purpurin. Le dragon me promet
Un tonneau de dinars. La nuit dort sur sa bave ;
Un ogron m'offre alors fleurs de nard qu'il omet.

Dans ma nef je navigue, or je vais à ma perte,
Car la nuit qui s'endort rêve encor d'un galet,
D'un bec tors de condor. De sa main inexperte,
Des cailloux m'a lancé le vieux chien gringalet.

En mon cœur, je me dis : « Je n'aurais plus de verbe
Dans le ciel ténébreux qu'envahit un ânon,
Car Ronsard a brodé ses versets, car Malherbe
A dansé sur ses chants dans un gai cabanon. »

Monastir, café les Arabesques, le 29 décembre 2002

1235-LES DEUX MARCHANDS

Un marchand de Palmyre a vendu le silence
Au marchand de la Mecque opulent que poursuit
La malchance où qu'il aille ; or le vent sans balance
Lui remarque : « Il te vend le trépas qui te suit. »

Je me tais ; mais qui jette au chemin cette épave ?
Est-ce un homme ? Est-ce un roc ? Un vieux chien me promet
De m'offrir sa réponse aux questions. Ce chien bave ;
Il me ment, me disais-je (et tant pris s'il l'omet).

Le marchand de la Palmyre a couru vers sa perte
En vendant au marchand de la Mecque un galet ;
L'ouragan dit vengeur, de sa main très experte,
A poussé vers Palmyre un méchant gringalet ;

Son marchand a hurlé : « Je n'aurais plus de verbe,
Je vendrais mon bazar, mon palais, mon ânon,
Ma jument, mon coursier, le parfum de mon herbe,
Mon pâtre, mon sourcier, mon secret cabanon... »

Je me tais, la nuit geint ; dans sa nef qui navigue
Sous le dôme éventré, des oursons au galop,
L'ogre en rut, une ogresse, ont croqué de ma figue
Le parfum en brisant de la nuit le falot.

Monastir, ibidem, le 29 décembre 2002

1236-LE FANTÔME NOCTAMBULE

En marchant au faubourg, j'aperçois une épave
Inhumaine ; alentour un sorcier qui promet
D'être honnête ici-bas, cependant la nuit bave ;
Ricanant, elle a dit : « L'essentiel, il l'omet. »

Je me tais dans la nuit ; l'ogron court à sa perte.
Le dragon en courroux m'a frappé d'un galet,
D'un tison de géhenne ; une ogresse inexperte
À son tour m'a parlé d'un affreux gringalet.

Pourquoi donc ? Me disais-je. - Ah, j'aurais plus d'un verbe ;
Je serais hypocrite, aussi vil qu'un ânon,
Je vendrais la fleur noire à Ronsard, à Malherbe ;
À Verlaine, à Rimbaud mon exquis cabanon.

Brusquement dans la nuit s'établit le silence.
Ô Seigneur ! Que j'ai peur ; mais qui donc me poursuit ?
J'aperçois sous le dôme un fantôme en balance.
Dans le vent émouvant, noctambule, il me suit ;

Que veut-il ce fantôme ? On me dit qu'il navigue
À travers les prés verts et les flots au galop,
En sueur après moi qui me pais de la figue
Que mon père a léguée au faubourg sans falot.

Monastir, ibidem, le 29 décembre 2002

1237-PANTOUM BARBARE (10)

Dans le ciel le dragon court encore à sa perte ;
Il sanglote, il hulule ; or il lance un galet,
Son croc noir, son feu vif à l'ogresse inexperte ;
Mais voilà que survient le méchant gringalet.

Il sanglote, il hulule au couchant, perd son verbe,
Car il craint l'ogre en rut surnommé Notre Ânon.
Il me dit en pleurant : « On se paît de mon herbe
Qui s'accroît en rampant sous mon vieux cabanon. »

Car il craint l'ogre en rut, il vous mord une épave
Que vomit Belzébuth par un jour qui promet
D'être alors florissant, cependant l'ourson bave ;
Il nous offre en dansant son parfum qu'il omet.

Que vomit Belzébuth ? Il vomit le silence
Qu'il répand dans Palmyre au matin qu'il poursuit
Dans la honte étoilée et la flamme en balance.
Je me tais dans la nuit, car j'ai peur, on me suit.

Il répand dans Palmyre un relent qui navigue
Où qu'on aille, au ciel vaste, à la mer au galop,
Sur la terre échanquée où se meurt de la figue
La lueur scintillant au faubourg sans falot.

Monastir, café le Monares, le 29 décembre 2002

1238-PANTOUM BARBARE (11)

Or l'aède a parlé : « Je n'aurais plus de verbe,
Car je perds mes versets que pâture un ânon
Comme il a pâture dans la nuit la bonne herbe
Des guérets à l'entour du frileux cabanon. »

Car je perds mes versets, je cours donc à ma perte
Quand je vois à l'aurore un distors gringalet
Qui me lance en hurlant de sa dextre inexperte
Un caillou de géhenne enrobé d'un galet.

Quand je vois à l'aurore ébréchée une épave
Du bateau divagant, le Grand-Chien nous promet
La fleur blanche, hyaline ; un chiot de sa bave
M'a giflé, la chienne un benjoin qu'elle omet.

Du bateau divagant me parvient le silence,
Un silence alourdi par le pleur qui me suit
Où que j'aille, à chaque heure opaline, en balance ;
Qui va là ? Qui va là ?- C'est l'errant qu'on poursuit.

Un silence alourdi par la fleur de la figue
Me fait peur quand je vois fulgurer au galop
Le cheval de la nuit dans le ciel qui navigue
Sur mon chef rabougri ; je n'ai plus de falot.

Monastir, ibidem, le 29 décembre 2002

1239-SURIMPRESSIONS (6)

Un parfum de guérets, alentour la garigue.
Lentement, je gravis un sentier ; un mulot
A sauté promptement dans un rai qui m'irrigue ;
Mais où suis-je, ô Seigneur !- au milieu d'un îlot.

Or soudain, je prends peur, je prends peur, je vais l'amble ;
La nuit choit sur mon chef, car je perds mon chemin.
Au-dessus de ma tête, un troupeau se rassemble,
« Un troupeau de bourdons », dit l'ancien parchemin

Que je tiens dans ma dextre en berçant une amphore.
Brusquement, j'aperçois dans la nuit un écu,
La lueur que répand un lointain sémaphore,
Cependant qu'un djinnon répétait : « J'ai vécu. »

Je m'avance en tremblant sous l'éclat de l'orage.
Quelqu'un marche après moi ; mais qui donc ?- L'étranger !
Dit la Voix. Mais qui donc ? Répétai-je avec rage.
-L'étranger grand voleur d'oliviers, d'oranger.

De l'archange a jailli dans la nuit un sourire.
Ne crains rien ! Me dit-il ; fleuris donc tes regrets ;
Au Firdaws tu seras, Saint-Malik fera frire
L'étranger humilié sur la glaise ou le grès.

Monastir, ibidem, le 29 décembre 2002

1240-BRÛLEMENT GÉNÉRAL

L'ogre en rut, en courroux a crié : « Qui va l'amble
Aux guérets de l'ogron? Qui se vautre au chemin
De l'ogresse aux abois ? »-C'est l'ânon sous ce tremble
Ou le chien qui se paît du miteux parchemin.

Un lutin en silence a repris mon amphore
Où je cache à l'aurore hyaline un écu.
Je m'avance, embrassant un puissant sémaphore.
L'ogre en rut vient vers moi, demandant : « Qui vécut ? »

Belzébuth en silence a craché sur l'orage
En hurlant dans la nuit : « Regardez l'étranger ;
Poursuivez cet intrus qui s'enfuit dans la rage
De mourir au faubourg orphelin d'oranger ! »

Étourdi, je regarde en silence ; un sourire
Vient briller au regard purpurin des regrets.
Brusquement, je m'écrie: « Ô Malik, veux-tu frire
L'ogre en rut, l'étranger qui brûlaient jusqu'au grès? »

Dans la nuit on s'endort. Le Grand-Chien nous irrigue
D'un aboi purulent qui réveille un mulot.
La gerboise enivrée a couru la garigue
À l'entour d'un faubourg où de meurt le culot.
Ksibet- el- Médiouni, café du Port, le 30 décembre 2002

1241-LE SILENCE INQUIÉTANT
(Où le calme qui précède la tempête)

Ce matin un lutin a brisé mon amphore
Où j'entasse un trésor de versets sans écus.
Le condor, que vomit un brûlant sémaphore,
Vient l'aider, me disant : « Septante ans je vécus. »

Je me tais, car j'ai peur du lutin quand l'orage
A tonné dans la nuit où je vois l'étranger
Divaguer plein de fiel, de rancœur, fou de rage.
Il me dit en courroux : « Montre alors l'oranger,

Le figuier, l'olivier, l'amandier,- ton sourire ;-
Tout heureux, je le prends sans remords ni regrets ;
Et tant pis si Malik, l'ange ailé, va me frire
Dans les feux de l'enfer, sur la braise ou le grès. »

Je me tais, car j'ai peur. L'ogre en rut, qui va l'amble,
Devant moi pend le pas ; un frileux parchemin,
À la main, qu'il brandit éhonté : « Qui s'assemble
Au faubourg ? Met en feu l'agora ? Mon chemin ? »

Je me tais, car j'ai peur. De sa lave il m'irrigue.
De son sang corrompu, purulent de mulot,
Il barbouille un lentisque étêté de garigue,
La sarcelle endormie en son nid, son culot...
Ksibet- el- Médiouni, ibidem, le 30 décembre 2002

1242-LE TROUPEAU DE BÂTARDS

La nuit geint sous le poids étouffant de l'orage ;
Devant moi passe alors sans frémir l'étranger.
Il hulule, il purule, il demande avec rage :
« Mais qui brûle à ma place au matin l'oranger

De ce More hyalin qui me lance un sourire ? »
Je lui dis en courroux sans remords ni regrets:
« Sois pudique, étranger ; Saint-Malik va te frire
Si tu veux profaner l'oranger sur le grès. »

Il rigole, il pérore, il me lance une amphore
Où crépite un feu tors qu'entretient le cocu ;
Je l'esquive en frôlant le brillant sémaphore
Qu'a planté le djinnon moyennant un écu.

Apeuré, je m'engouffre en la nuit ; je vais l'amble.
Un vieux gnome a tendu deux miteux parchemins
À cet homme étranger devant qui se rassemble
Un troupeau de bâtards qui connaît nos chemins.

Brusquement, dans la nuit des parfums de garigue
M'ont piqué le regard ; j'aperçois un mulot
Qui sautille aux guérets, le brouillard qui m'irrigue
Enveloppe un figuier où se fige un culot.
Ksibet- el- Médiouni, ibidem, le 30 décembre 2002

1243-PANTOUM BARBARE (12)

Pourquoi donc te tais-tu ? Fais briller ton sourire,
Vieil àède éploré ! Monte alors aux agrès
Du bateau divagant ; tu pourras vite écrire
Tes versets parfumés sans remords ni regrets.

Vieil àède éploré, que fais-tu de l'orage
Qui s'abat sur la ville où parvient l'étranger
À tuer vos enfants, vos aïeux- dans sa rage-
De brûler l'olivier, l'amandier, l'oranger ?...

Qui s'abat sur la ville où tu perds tes écus ?
Dis-moi vite, ô trouvère ; as-tu vu leur amphore
Où s'entasse un trésor fabuleux de cocus ?
Vieil àède, as-tu peur de leur ord sémaphore ?

Dis-moi vite, ô trouvère ; as-tu vu qu'on s'assemble
Près de toi ? Pourquoi donc ? Ton béni parchemin,
L'as-tu lu ? L'as-tu lu quand l'ânon trotta l'amble ?
Tu te tais, vieil àède. -Ah, je perds mon chemin.-

Près de toi, vieil àède, un zéphyr de garigue
Est occis par la main du sorcier, un culot
De sarcelle affamée, un verger qu'on irrigue,
Le figuier étêté, le berger, le mulot ...
Ksibet- el- Médiouni, ibidem, le 30 décembre 2002

1396-TRIBULATIONS GÉOCOSMIQUES

Du voussoir le dragon a brisé le cadastre;
Il descend écorner le croissant du Levant;
L'aperçoit cependant au couchant un rai d'astre
Qui l'égorge en dansant et le jette au grand vent.

L'ogre en rut effrayé se remet à la chique
Qu'il mélange à l'aurore, à la fleur du piment.
Le pâtre de la nuit, qui se pâte du colchique,
Crie au vent émouvant : " En juillet l'épi ment! "

Une étoile aux abois jette un cri frénétique,
Déhiscent, si puissant qu'on l'entend au Ponant,
Au Levant bouillonnant, aux cités de l'Attique,
Sur le pont de l'Euxin que l'on dit bouillonnant.

Le dragon vole alors le rachat de nos messes;
À l'église orthodoxe il arrive en camail.
"Que fait-on par ici? Vomissez nos promesses ! "
-Le dragon crie encor brandissant un trémail.-

Dans le soir sur le bourg sont tombés vents funèbres,
Ergots lourds, purpurins, gémissant sous les fers,
Chants de honte encensée, abois gourds des ténèbres,
Vautours noirs, purulents qu'ont vomis les enfers...

Monastir, café du Taj-Mahal, le 23 janvier 2003

1397-ACTIVITÉS NOCTURNES

Que fais-tu dans la nuit ? -Je m'adonne à la chique,
À l'ergot du simoun, à la fleur du piment,
À l'armoise assassine, au poison du colchique,
Car j'ai peur qu'on me dise au matin : " L'épi ment. "

C'est pourquoi l'air me lance un aboi frénétique
Qu'on entend au Levant émouvant, au Ponant,
Un éclair purpurin de l'œil tors, magnétique ;
Je l'écoute au couchant dans le vent détonant.

Que fais-tu dans la nuit ?- Je fleuris mes promesses
De benjoin mensonger que j'accroche au trémail
Du chasseur du vent fou qui s'enfuit de vos messes,
De l'évêque hyalin, colérique, en camail.

Je fleuris chaque instant mes chants purs et funèbres
De versets cristallins qu'on a mis sous les fers,
D'un vieil hymne éjecté du gosier des ténèbres.
-Tors Iblîs, quand te vois-je aux bas-fonds des enfers?-

Que fais-tu dans la nuit ?- Je revois le cadastre
Du grand ciel crevassé qui s'effondre au Levant
En brisant dans sa chute une étoile, un rai d'astre,
Le jusant de la mer et son pleur émouvant.

Monastir, ibidem, le 23 janvier 2003

1398-THRÈNE POUR PALMYRE

Or j'entends dans la nuit un aboi frénétique;
Qu'est-ce alors ? Dis-je au vent sans trémil;
Mais c'est l'œil purpurin, au regard magnétique,
De l'évêque en courroux qui s'avance en camail;

Vite apprends avec cœur le rachat de vos messes,
Le relent truculent qui parvient du Ponant
Pour offrir éhonté des chardons de promesses
À l'émir de Palmyre au sang ord, bouillonnant.

Connais-tu ? (Vite apprends) ces chansons très funèbres
Qu'on fait choir sur Palmyre aux sanglots sous les fers ?
Connais-tu? Connais-tu l'ogre en rut des ténèbres?
Il ulule, il aboie, il a peur des enfers,

Car depuis vingt-cinq ans, il s'adonne à la chique,
À la fleur du haschisch assassine, au piment
De l'Euphrate en colère, au chant ord du colchique
Dans le soir d'ostensoir qui me dit: " L'épi ment".

Va donc voir, vieil aède amoureux, le cadastre
De l'émir de Palmyre enterrée au Levant!
Tu sauras, par Allah, qu'on y brise un rai d'astre,
Une aura parfumée, un verset émouvant.

Monastir, ibidem, le 23 janvier 2003

1399-PANTOUM BARBARE (1)

À mon frère Mounir, en souvenir de sa récitation primaire " les Colchiques"

Au couchant vaporeux le parfum de nos messes
Est monté dans le ciel où s'agite un trémil.
Le Grand Chien assassin lance alors ses promesses ;
Du vent creux, dit l'évêque habillé de camail.

Est monté dans le ciel l'ode antique et funèbre.
Devant moi j'aperçois l'ogre en rut dans ses fers.
Le jour geint ; brusquement le voussoir s'enténèbre.
L'ogron dit aux abois : " Nous irons aux enfers. "

Devant moi j'aperçois l'ogre en rut frénétique ;
D'où vient-il, Grand Seigneur, d'où vient-il ?-Du Ponant!
Son regard aiguisé, truculent, magnétique,
A grondé dans nos bourgs pis qu'un vent détonant.

D'où vient-il, Grand Seigneur !-Du pays de la chique,
Du haschisch fleurissant, déhiscent, du piment,
De la fleur vénéneuse-en émoi- du colchique,
Du vacher enragé qui me dit : "L'épi ment. "

Du haschisch fleurissant, a-t-on vu le cadastre ?
Dit un gnome hyalin à son homme au Levant ;
Celui-ci répond non ; mais on brise un rai d'astre,
Les versets d'un aède au parfum émouvant.

Monastir, ibidem, le 23 janvier 2003

1400-PANTOUM BARBARE (2)

- Vieil aède, entends-tu la chanson très funèbre
Du vent noir, orphelin, alourdi par ses fers?
-Je ne vois que mon bourg que l'aurore enténébre.
On me dit que l'ogron ira vite aux enfers.

- Du vent noir, orphelin, entends-tu les grands-messes?
- On me dit simplement qu'il égare un trémail,
Que la nuit éborgnée a jeté ses promesses
Sur le dos d'un vieux diacre aperçu sans camail.

On me dit simplement: "Vois l'éclair frénétique;
Il s'allume en grinçant sur le pont du Ponant;
Sache alors que son père était né dans l'Attique
Quand la mer rugissait dans le vent détonant. "

Il s'allume en grinçant, en mâchant fleur de chique,
Pleur de vent émouvant, ergot noir de piment,
Parfum ord, vénéneux que vomit le colchique
Dans le soir très distors qui nous mord et nous ment

Pleur de vent émouvant a mouillé le cadastre
De l'ogron trucidé dans le ciel du Levant.
Je m'en vais d'un pas prompt embrasser beau rai d'astre,
Ode antique, hymne ancien, ballottés par le vent.

Monastir, ibidem, le 12 janvier 2003

1401-LE BÂILLON DE L'AÈDE (1)

Que fais-tu ce matin ? -On m'a pris la parole,
On me donne en pâture à l'ogron très mouvant;
Ma fleur blanche, hyaline, a perdu sa corolle;
Je sanglote esseulé dans la foule au grand vent.

Or le bourg en sommeil reste encore insensible
À mon pleur purpurin qu'ont happé les coraux.
De la mer océane un rayon indicible
Perce au ciel vaporeux les Gémeaux, les Taureaux.

Vint me voir hier soir un bossu marin triste ;
" Ton navire et le mien ont roulé bord à bord,
Me dit-il; voudrais-tu devenir guitariste?
Le vaisseau de l'ogron n'aurait plus de sabord. "

Je me tais, je me tais. Le parfum de Cythère
A lauré mon chef gris. Le marin toujours dit :
" Ne crains pas cet ogron que l'on sait adultère ;
Le mufti me l'a dit, de Cadix le cadí. "

Le vent souffle en courroux, m'aiguissant la mémoire.
Je regarde étonné le voussoir sans Verseau,
Sans ogron ni dragon. Un sorcier sans grimoire,
Jambe au cou, fuit au vent en pleurant dans un seau.

Monastir, café du Taj Mahal, le 24 janvier 2003

1402-LE QUESTIONNEUR

Le visage obscurci, le regard insensible,
Il me dit en colère: "As-tu vu les taureaux,
Les ânon dans les prés, le relent indicible
De la mer où s'endort un troupeau de coraux?"

Vieil aède, as-tu vu le piteux marin triste?
As-tu donc avec lui navigué bord à bord
Sur la fleur où s'agite un furieux guitariste?
Non, dis-tu? Ne crains plus leur vaisseau sans sabord!

Connais-tu le parfum capiteux de Cythère?
Il est ord cependant; c'est du moins ce qu'on dit.
Il est ord, frelaté, ce parfum adultère,
Foi d'imam avéré, de mufti, de cadî!

Vieil aède, on me dit que fleurit ta mémoire
Dans la nuit épaissie où s'engouffre un verseau
Écorché par les crocs purulents du grimoire
Du sorcier assassin qui vomit dans un seau.

Vieil aède, on me dit qu'on t'a pris la parole,
Que ton vers attristé pleure encore émouvant,
Que ta fleur hyaline a perdu sa corolle,
Qu'on demeure au gros bourg esseulé, dans le vent."

Monastir, ibidem, le 24 janvier 2003

1403-LE BÂILLON DE L'AÈDE (2)

Aujourd'hui j'ai revu le bossu marin triste.
Il me dit en pleurant : " J'ai vogué bord à bord
Avec l'ogre assassin, blasphémé par l'artiste
Et l'étoile aux abois dans le ciel sans sabord.

En voguant, j'ai connu l'ergot bot de Cythère,
De la mer océane où le flot m'a redit
Que la fleur hyaline, au parfum adultère,
Devrait être accrochée au jardin du cadî. "

Il se tait brusquement, car il perd la mémoire.
Il regarde apeuré dans le sens du Verseau.
Je me tais. En silence, il me tend un grimoire ;
Je le jette en courroux, vais pleurer dans un seau.

Je recule en sanglots dans la nuit insensible.
Devant moi brille alors un éclair de coraux
Quand j'entends le pleur long, émouvant, indicible
De l'abeille arrachée aux poils roux de Taureaux.

Le marin a repris : "Qui t'a pris la parole ? "
-L'ogre en rut affamé qui s'ébat dans le vent ;
Il saccage en riant mon muguet, la corolle
De ma fleur sacro-sainte au sanglot émouvant.

Monastir, ibidem, le 24 janvier 2003

1404-PANTOUM BARBARE (3)

Or la fleur purpurine a brillé dans Cythère.
Les muftis d'Hadrumète, de Leptis nous on dit:
"Buvez vite, à cul sec, le parfum adultère
Qu'a versé dans la nuit assoiffée un cadî! "

Les muftis d'Hadrumète ont perdu la mémoire.
Les imams de Leptis ont greffé le Verseau.
Les cadis de Tunis ont fleuri leur grimoire.
Esseulé dans la nuit, j'ai pleuré dans un seau.

Les imams de Leptis, un errant marin triste,
Un fleuriste en sanglots, ont vogué bord à bord
Sur la mer océane où divague un artiste
Emporté par un flot à travers un sabord.

Un fleuriste en sanglots, dans la nuit insensible,
Aperçoit sous l'étoile en sueur des coraux.
Il s'écrie indolent, verse un pleur indicible
Dans l'œil vif du Dragon, sur les flancs des Taureaux.

Il s'écrie indolent, verse un pleur de corolle
Cet aède amoureux, emporté par le vent;
Pourquoi donc ? Lui dit- on. -On me prend la parole;
Lisez-vous mon verset au parfum émouvant?

Monastir, ibidem, le 25 janvier 2003

1405-PANTOUM BARBARE (4)

Le griot ne dit rien, car il perd la mémoire.
Il regarde hébété le voussoir sans Verseau ;
Donc l'aède amoureux lui présente un grimoire:
" Plante alors ton croc noir au fond creux d'un vieux seau! "

Il regarde hébété le voussoir de Cythère ;
Il y voit un mufti dans les bras d'un cadî,
Une étoile équeutée au parfum adultère ;
Cesse alors de pleurer dans ce vent qu'on maudit.

Il y voit un mufti, le bossu marin triste,
Deux esquifs sur les flots naviguant bord à bord,
La corde orde en sanglots, un pleureur guitariste,
Le grand chien, le chiot que pourfend un sabord.

Deux esquifs sur les flots de la mer insensible,
Un collier éclatant, émaillé de coraux,
Un sourire encensé par un chant indicible,
Le grand dôme hyalin, orphelin de Taureaux...

Un collier éclatant, un griot sans parole,
Un aède amoureux au chant pur, émouvant,
De l'aurore un rai d'or, un parfum sans corolle,
L'aboiement du dragon qui se perd dans le vent.

Monastir, ibidem, le 25 janvier 2003

1406-LES SAINTS PURPURINS

Ce matin le soleil fatigué se repose;
Il sommeille, il rêve au moulin du toucan;
Le réveille en courroux le dragon qui dépose
À ses pieds engourdis des bouquets de boucan.

Or arrive à pas lents, dans la nuit indiscreète,
Innocent qui s'en prend à Calvin, à Luther.
La fleur blanche a crié: " Savez-vous qu'on sécrète
Mon parfum corrompu que l'on mêle à l'éther?"

Vite allez délivrer l'orphelin de sa chaîne,
-Le faubourg qui purule au couchant a pleuré.-
Allez voir Louis le Saint adossé sur son chêne;
Son benjoin est divin, votre encens m'a leurré.

Que fait-on au matin quand flamboie un rhum blanc?"
L'un d'entre eux s'écrie onc: " Mais on est à la lune! "
La fleur blanche a lancé: " Jean Calvin est tremblant,
Innocent boit du sang et Luther sur la hune. "

Ce matin pluvieux, je me tais et j'écoute.
Le propos de la fleur fait frémir l'univers;
J'apprends donc: de chanter à la messe il en coûte
À ces saints purpurins, amoureux des hivers.

Monastir, ibidem, le 25 janvier 2003

1407-LES RÊVES D'UN OGRE

Que fait l'ogre en dormant dans sa couche indiscreète?
Mais il ronfle, il rêve, il ascende vers l'éther;
Il rencontre un ogre truculent qui sécrète
Une humeur dont friands sont Calvin et Luther;

Il s'en va par la suite attacher à sa chaîne
Un aède amoureux dont l'œil vif a pleuré,
Un vieux roi couronné d'un rai d'or sous un chêne
Qui s'écrie en pleurant : "Le Grand Chien m'a leurré".

Dans son rêve il ascende au pays du sang blanc,
Car il veut ardemment lacérer de la lune
Le regard cristallin quand le dôme est tremblant,
Par la suite il descend s'affaler sur la hune

D'un navire éperdu qui demeure à l'écoute
Des chants ords, très distors que vomit l'univers.
Que fait l'ogre en rêvant ? Il apprend ce qu'il coûte
De ramper esseulé dans le vent des hivers;

Puis il monte à nouveau vers le dôme; il dépose
Son courroux qu'ensanglante un bec tors de toucan;
Enfin donc indolent l'ogre alors se repose
Au milieu du faubourg qu'il remplit de boucan.

Monastir, ibidem, le 25 janvier 2003

1408-LIBÉRATION DU FAUBOURG

Ce matin le faubourg libéré de sa chaîne
A chanté longuement quand l'ogron a pleuré.
Le roseau, qui chantonne amoureux du grand chêne,
Aujourd'hui répétait : "Le dragon est leurré. "

Comment donc ? Lui dit-on. Il a bu du vin blanc;
Or ce vin était jaune; on le prit à la lune.
Pour l'éclair a crié le vieil astre en tremblant.
Qu'on occise en riant le vautour sur ma hune !

Étourdi cependant je demeure à l'écoute
Du grand ciel sous les fers dans le vaste univers.
On me dit: " Par Allah, sache alors ce qu'il coûte
De chanter longuement quand l'ogron est pervers ! "

Je demande étourdi dans la nuit indiscreète :
" Pourquoi donc ? Pourquoi donc ? -Pense alors à Luther !
Dit la voix angélique à Calvin qui secrète
Une humeur sans odeur qu'on remonte à l'éther !

Ce matin le faubourg libéré se repose.
L'ogron pleure; on le met au moulin du boucan.
De l'aurore hyaline un rai d'or se dépose
Sur une aile éventée ou le bec d'un toucan.

Monastir, ibidem, le 25 janvier 2003

1409-PANTOUM BARBARE (5)

Veux-tu donc me servir du rhum noir ? Du vin blanc ?
Non, répond l'oiseau pieux, amoureux de la lune;
Je ne veux que le Trône embaumé soit tremblant
Ni que l'air aille enfin se mourir sur la hune;

Non, répond l'oiseau blanc ; reste alors à l'écoute
Du faubourg orgueilleux aux chants ords et pervers.
De griser le grain blanc je sais bien ce qu'il coûte:
Égarer à jamais du ciel haut l'univers.

Du faubourg orgueilleux le chant noir, que secrète
Le dragon de la nuit, a vogué sur Luther,
Sur Calvin, Innocent, sur l'Anglaise indiscreète,
Sur l'ergot australien blasphémé par l'éther.

Le dragon de la nuit nous enroule en sa chaîne;
Le ciel vaste et profond longuement a pleuré;
A pleuré Louis le Saint, au pied bot de son chêne,
Répétant sans cesser : "Le dragon m'a leurré."

Le ciel vaste et profond dans la nuit se repose;
Qu'il est tors, transperçant, Grand Allah, ce boucan!
À l'aurore un rayon purpurin se dépose
Au moulin hyalin où se niche un toucan.

Monastir, ibidem, le 25 janvier 2003

1410-PANTOUM BARBARE (6)

L'éclair brille au matin, je demeure à l'écoute
Du faubourg qui purule où vomit l'univers.
Près de moi vient l'ogron : " Sache alors qu'il t'en coûte
D'écouter le faubourg purulent et pervers ! "

Du faubourg, qui purule et qui boit du vin blanc,
Je revois le hibou qui s'accroche à la hune
Du navire embossé qui flamboie en tremblant
Quand l'ogron furibond se suspend à la lune.

Je revois le hibou qui hulule et m'enchaîne.
Dans le soir plein de poux, longuement, j'ai pleuré.
A pleuré sans cesser Louis le Saint sous son chêne.
Henri Quatre a crié : " Vieux Satan m'a leurré."

Dans le soir plein de poux, sous l'étoile indiscrete,
A pleuré Ravailac sous l'œil clair de Luther
Opaline, à pas lent, dort la nuit qui secrète
Une humeur purpurine et le pleur de l'éther.

A pleuré Ravailac Louis le Saint qui repose
Sous la mer au flot bot que survole un toucan.
Or l'aède a pleuré le verset qu'il dépose
Dans le creux de sa main que fleurit le boucan.

Monastir, ibidem, le 25 janvier 2003

1411-L'ASSASSINAT ET L'ENTERREMENT L'AÈDE

Au couchant on le pleure; on l'a mis dans la terre,
Le trouvère amoureux qui vaguait comme un juif.
On nous dit qu'il connut la Vénus de Cythère
À laquelle il offrait bouts de lard et de suif.

Son sonnet sonna creux quand sa fleur fut fanée.
Son verset parlait moins aux mourants qu'aux vivants.
Son chant pur fut moqué, sa chanson profanée.
Il parlait émouvant, esseulé, dans les vents.

Au couchant on le pleure ; au couchant on l'affale.
Que sa tombe est humide ! Un ressac orpailleur
Le recueille en brillant; le vent boit sa rafale
Qu'il vomit gouailleur sur l'ogron ripailleur ;

Quant à lui, le dragon a semé l'ellébore
Pour l'offrir à l'aède, aux champs morts sans saison,
Cependant que l'ogron en chantant vite arbore
De l'aède un verset sans chanter d'oraison.

Je me tais, je me tais; alentour, le silence
S'alourdit ; j'en ai peur ; mais qui vogue à bâbord ?
Le guerrier de la nuit qui brandit haut sa lance:
Pour l'aède, a-t-on dit, il ouvrit le sabord.

Monastir, ibidem, le 25 janvier 2003

1412-SURIMPRESSIONS (1)

Le trouvère a crié dans la nuit profanée:
"Je m'adresse aux mourants, je m'adresse aux vivants
Pour conter que ma fleur purpurine est fanée
Par l'air ord de l'été, les longs pleurs des grands vents?"

Écoutez, Faubourgeois, l'ouragan qui s'affale
Sur la rive où s'échoue un ressac orpailleur.
Voyez donc ce vent fol; il vomit sa rafale
Qui transporte avec elle un ogron ripailleur

Regardez! Il répand- cet ogron - l'ellébore
Pour l'offrir au faubourg dont s'occit la raison.
Dans la nuit épaissie, il affiche, il arbore,
Un ergot vénéneux, un chardon de saison."

En courant, il s'en va dans la nuit du silence
Divaguer sur la mer en ramant à bâbord.
La nuit geint, le jour point, le dragon de sa lance
Tue un ogre en courroux, le jetant du sabord.

Je regarde atterré. Dans la nuit de Cythère,
J'entrevois la Vénus de Milo sous le suif.
Je regarde alentour: sur la mer, sur la terre,
Dans le ciel purpurin, où qu'on aille, erre un juif.

Monastir, ibidem, le 25 janvier 2003

1413-PANTOUM BARBARE (7)

La montagne au matin souffle encor sa rafale.
Sur l'esquif que ballotte un ressac orpailleur.
Le pêcheur gesticule, il s'écrie, il s'affale ;
Il a chu dans le flot affamé, ripailleur.

Sur l'esquif, que ballotte un parfum d'ellébore,
J'aperçois l'ergot bot que vomit la saison
Des frimas où l'ogron purpurin, ord, arbore
Le drapeau d'un vieux More embaumé d'oraison.

J'aperçois l'ergot bot que vomit le silence
Quand arrive en courant un marin à bâbord.
Esseulé, dans le noir, je m'étends sous ma lance ;
Mon navire ébréché vogue encor sans sabord.

Quand arrive en courant l'ogre aux nuits profanées,
J'entrevois au faubourg orphelin les vivants ;
On hulule, on s'écrié, on maudit fleurs fanées,
Chardons nains des ogrons flagellés par les vents.

J'entrevois au faubourg, orphelin de sa terre,
Des errants aux regards aiguisés par le suif.
Malgré moi, je revois la Vénus de Cythère
Transpercer par un dard cet errant dit le Juif.

Monastir, ibidem, le 27 janvier 2003

1414-PANTOUM BARBARE (8)

Il arrive en chantant, il répand l'ellébore
Dans le bourg hululent d'où s'enfuit la saison;
Au couchant y parvient un guerrier; il arbore
L'oriflamme échancrée où l'on fait l'oraison.

Dans le bourg hululant d'où s'enfuit le silence,
J'entrevois dans la brune un vaisseau sans sabord.
On aiguise en mon cœur sans rancœur fleurs de lance,
Fleurs de sang, fleurs d'ergot qu'on déroule à bâbord.

J'entrevois dans la brume un vaisseau qui s'affale
Sur un flot cannibale, appelé ripailleur.
Le vent chante en courroux, il vomit sa rafale
De grains ords; il occit le ressac orpailleur.

Sur un flot cannibale, appelé fleur fanée,
Un navire embaumé porte encor les vivants
Quand la voix chante alors la chanson profanée
Par Iblîs le Maudit qui s'enfuit dans les vents.

Un navire embaumé vogue enfin vers Cythère;
Sur son pont il transporte un ergot teint de suif.
L'ogron dit:" Mon navire a mis cap sur la terre
Des aïeux de ce More où s'ébat l'errant juif. "

Monastir, ibidem, le 27 janvier 2003

1415-PANTOUM BARBARE (9)

Que fait-il ?- Il mordille en pestant le silence.
Le navire a vogué dans la nuit à bâbord.
Le corsaire ibérique a brandi sa grand-lance
Pour percer un vaisseau négociant, sans sabord.

Le navire a vogué dans la nuit, il arbore
Un drapeau de satin où se peint la saison
De l'Amour. L'ogre arrive, il saisit l'ellébore,
Il l'avale en riant, blasphémant ma raison.

Un drapeau de satin, où s'ébat la rafale
Du vent pourpre, assassin, que l'on sait ripailleur,
Flotte altier, orgueilleux; brusquement, il s'affale
Sur la mer océane et son flot orpailleur.

Du vent pourpre, assassin, chardon ord, fleur fanée
Ont chanté longuement le trépas des vivants.
Ma chanson, on l'a tue et ma voix profanée,
Esseulée, a cessé de parler pour les vents.

Ont chanté longuement la Vénus de Cythère
Les amants effrénés aux fronts bas, peints de suif,
Aux regards gangrenés par les pleurs de la terre
Qu'écrabouille un grand char vrombissant du vieux Juif.

Monastir, ibidem, le 27 janvier 2003

1416-TRANSMUTATION

Il avance à pas lents dans la nuit opportune;
Sous son aile, il voudrait s'emparer du missel
Et l'offrir à l'ogron, son ami de fortune;
À son tour, celui-ci le mettra sous le sel.

Or le vent purpurin, dans la nuit, vagabonde;
Il s'en prend aussitôt au voleur. Bouillonnant,
Il le prend par les pieds dans le vent qui se bonde
De courroux. " Maraudeur, va- t'en prendre au Ponant! "

Il a honte, il sanglote, on apprend d'age en âge
Qu'il jura de voler les méchants ferrailleurs,
Qu'il irait lacérer au couchant, tout en nage,
L'ogre en rut, son ogresse et le chien criailleurs;

C'est alors qu'il a pris dans le noir sa gabare.
Il irait, disait-il, vers l'oued de la mort.
En chemin, un ogron l'a frappé de sa barre.
Aujourd'hui, l'ogre en rut le flagelle et le mord.

Or le vent dans la nuit souffre encor sur la bêche
Du voilier du vengeur qui ne sait plus ramer.
Au couchant; sans cesser, à l'aurore, il rabâche :
"J'apprendrai, par Allah, des complots à tramer. "

Monastir, ibidem, le 27 janvier 2003

1417-SURIMPRESSIONS (2)

Or clabaude un grand chien dans la nuit vagabonde.
Le chiot gesticule aux abois, bouillonnant.
La lueur de l'aurore a brillé pudibonde
Quand l'éclair qui fulgure est venu du Ponant.

L'ogre en rut en colère a crié d'âge en âge.
Que l'ogron aime encor ses amis ferrailleurs.
L'ânon gris lui répond : "Ton ogresse est en nage;
Vois cet astre aux yeux creux, très distors et railleurs !"

La nuit meurt dans son sang; elle a chu sur la barre
Du soleil ramolli qui jaillit de la mort.
Je me tais, je me tais, car je vois la gabare
Que me lance en hurlant le vieux loup qui nous mord;

Cependant le vent souffle en courroux sur la bache
Du vaisseau du corsaire oublieux de ramer.
Je me tais. L'oiseau noir a crié: "Qui rabâche
Les propos de ce daim que je veux voir bramer?"

Le vent souffle en pleurant, c'est un vent de fortune.
Le vaisseau belliqueux fend le flot dans le sel.
Ainsi veut le corsaire- et l'aurore importune.-
Un vieux prêtre a jeté dans le vent un missel.

Monastir, ibidem, le 27 janvier 2003

1418-PANTOUM BARBARE (10)

L'écho lourd de la nuit a roulé d'âge en âge;
Au matin l'ont brisé d'inquiétants ferrailleurs
Un corsaire a juré qu'il irait à la nage
Chez le gent des moqueurs assassins, criailleurs

Le corsaire a juré qu'il irait sans gabare
Chez le More hyalin, talonné par la mort.
Le soleil purpurin l'a frappé de sa barre;
Le corsaire a juré: " Sale Iblîs", on me mord! "

Le soleil purpurin a frappé sur la bache
Du voilier assassin qui s'exerce à ramer
Dans les flots très distors où l'ogron nous rabâche
"J'irai vite initier un vieux daim à bramer. "

Dans les flots très distors où l'ogron vagabonde,
Je sais l'art d'évoquer cet instant bouillonnant,
La minute hyaline et la nuit pudibonde;
Je sais l'art d'évoquer l'occasion du ponant.

La minute hyaline et la nuit opportune
M'ont livré ce matin un parfum de missel;
C'est pourquoi je m'en vais pourchasser la fortune
A travers le chardon qui s'accroît sous le sel.

Monastir, ibidem, le 27 janvier 2003

1419-PANTOUM BARBARE (11)

Il avance en pleurant sur un pont de gabare;
À l'aurore il a vu qu'on embaume un vieux mort;
Le soleil en fureur l'a frappé de sa barre;
Du sang coule à flot vifs ; c'est le sang de la mort.

À l'aurore il a vu que s'abat sur la bache
Le vent tors de la haine où la nuit va bramer;
C'est alors que l'ogron à l'œil prompt nous rabâche:
" Qui veut donc avec moi réapprendre à ramer ? "

Le vent tors de la haine a dansé d'âge en âge,
Affirmant qu'il honore un curieux ferrailleur.
Un bouvier, un vacher, un boucher tout en nage,
Malgré l'air de l'hiver trébuchant et railleur.

Affirmant qu'il honore une aurore inféconde,
Le vent tors a chanté dans l'hiver bouillonnant;
C'est alors qu'un pivert a vomi sa faconde
Sur le Nord, sur le Sud, le Levant, le Ponant.

Le vent tors a chanté dans la nuit importune;
C'est alors qu'un condor s'est vautré dans le sel,
Qu'un évêque à l'œil ord a brigué ma fortune
En livrant à la mer Évangile et missel.

Monastir, ibidem, le 27 janvier 2003

1420-PANTOUM BARBARE (12)

Du voilier divagant, qui se jette à la bache?
Le vent lourd hululant qui s'amuse à ramer;
Je l'attrape en hurlant; c'est alors qu'il rabâche:
" Ce matin on m'apprend comme un daim à bramer. "

Le vent lourd, hululant, flagellé par la barre
Du soleil purulent, est allé chez la Mort.
Le Grand- Chien qui clabaude a poussé sa gabare
Sur la mer en courroux dont le flot nous remord.

Du soleil purulent, sous le ciel tout en nage,
Tombe un pleur émouvant chez d'affreux ferrailleurs.
L'écho roule au ciel vaste, hyalin d'âge en âge,
Pour descendre enfin donc sur des chiens criailleurs.

Tombe un pleur émouvant dans la nuit vagabonde;
Le faubourg se rendort d'un sommeil bouillonnant;
Mais l'écho roule encor la chanson furibonde
Le faubourg se réveille insultant le Ponant.

Le faubourg se rendort dans la nuit importune.
Un curé de campagne a volé son missel;
Le Grand-Chien, le chiot, l'ânon gris sa fortune;
Le sorcier, le corbeau, le vautour tout son sel.

Monastir, ibidem, le 27 janvier 2003

1421-LE PARFUM DÉLÉTÈRE

Ce matin au faubourg le trépas nous précède;
Il emporte au passage un ergot d'ouragan.
Un archange hyalin pour nous tous intercède:
"Fais, Seigneur, qu'au faubourg on soit moins divagant!"

Or le ciel a versé son venin de crotale
Au faubourg où l'on pleure, où la mort a perdu
Son parfum purulent, sa rougeur palatale,
Quand son chien affamé court encore éperdu.

La Voix dit, la Voix dit parfumée et céleste:
"Demain soir cet ogron montera l'alizé,
Cependant le couchant rubescent le moleste
Aussitôt qu'il sera dans la boue enlisé."

Son ami, le sorcier, fumera la colère,
Maudira le faubourg qu'Allah tient dans Sa Main.
Une étoile ascendra sur l'éclair dit polaire
Pour offrir au pagus en sanglots un jasmin.

Je regarde attentif; entassés sur la terre,
Les enfants, les vieillards du faubourg interdit
Ont crié dans le soir:" Le parfum délétère
Erre encore au désert; cet ogron le perdit."

Ksibet -el- Médiouni, café du Port, le 31 janvier 2003

1422-LE DRAGON EN COURROUX

Au faubourg rampe encore un relent de crotale;
Mon ami crie alors: " L'étranger a perdu
Son parfum hyalin, la chanson palatale,
L'hymne ancien; vois il court dans le vent éperdu!"

Je me tais, je regarde attentif. On moleste
L'étranger aux mollets -que je vois enlisé
Au purin purulent. -L'ode antique et céleste
A passé sur mon chef comme un vent alizé.

Après moi, le dragon a vomi sa colère,
Menaçant le faubourg du feu noir de sa main;
Mais voilà qu'un vent froid- de la mer subpolaire-.
A soufflé violemment des parfums de jasmin.

Le dragon crie encore; entassés sur la terre,
Sont restés les enfants, les vieillards, interdits.
Le dragon crie encor; son courroux délétère
A volé sur le Reg, je le pris, le perdis.

Le dragon crie encor:" Le trépas nous précède;
Ligotez, par Iblis, dans son sang l'ouragan!
Jéhovah! Au château scintillant je possède
Le collier de ce More à l'œil vif, divagant".

Ksibet -el- Médiouni, café du Port, le 31 janvier 2003

1423-LE SOLDAT ALLAHIN

La Voix chante un amour embaumé dit céleste.
Le vent souffle en dansant; c'est le vent alizé;-
Pourquoi donc? M'écric-je à l'aède. -On moleste
Ici-bas le dragon dans la fange enlisé.

Son ami, le sorcier, a vomi sa colère,
Menaçant d'égorger tous les bourgs de sa main.
Le vent souffle en dansant; - c'est un vent subpolaire.-
En dansant, il nous offre un parfum de jasmin;

Ainsi donc le sorcier a vomi sur la terre
Son venin purpurin est son soir interdit.
Le vent souffle en dansant un encens délétère.
En riant, il me dit:" Le sorcier se perdit".

Pourquoi donc?- Il épand son venin de crotale
Où qu'il aille en chantant; cet errant est perdu;
Veux-tu voir ou toucher sa pâleur palatale?
Regarde onc au matin son visage éperdu!

Il annonce aux siens que la mort les précède;
Il dit vrai, par Allah! Vois rugir l'ouragan;
N'est-il pas un soldat allahin qui possède
Le pouvoir de tuer le sorcier, ce brigand?

Ksibet-el- Médiouni, ibidem, le 31 janvier 2003

1424-PANTOUM BARBARE (13)

Ce matin le vent chante en soufflant sa colère.
Devant moi, le dragon tient encor dans sa main
Un ergot purpurin, purulent, subpolaire.
J'offre au vent en colère un parfum de jasmin.

Devant moi, le dragon rampe encor sur la terre;
Il se livre en criant à des jeux interdits;
Je lui lance en criant un relent délétère;
Le vent chante en soufflant : " Tu l'occis, le perdis".

Il se livre en criant au vent gai qui moleste
Quand il voit sangloter sous le dôme alizé
Un archange hyalin dont la voix est céleste;
Pourquoi donc?-Vois le bourg orphelin, enlisé!

Quand il voit sangloter dans son nid un crotale,
Il s'en va promptement vers le chien éperdu,
Lui disant: " Par Iblîs, ma rougeur palatale
Me fait mal; guéris-la! Mon sorcier est perdu. "

Il s'en va promptement vers la mort qui précède.
Il déclare à la nuit, au rai tors, divagant:
"Que fait-on dans mon cas ? Par Iblîs, je possède
Cent muids d'or:"- Parle alors de ton or au brigand!

Ksibet –el- Médiouni, ibidem, le 31 janvier 2003

1425-PANTOUM BARBARE (14)

Grand Seigneur, je suis faible, orphelin, sur la terre;
On se livre alentour à des jeux interdits
Par Ta Loi souveraine. Un relent délétère
Se répand dans mon bourg. À leurs jeux je perdis.

On se livre alentour à des chants de colère,
De rancœur attisée, aux jeux tors de la main;
Mais voilà qu'un vent fort,- c'est un vent subpolaire,-
A soufflé sur le bourg, l'embaumant d'un jasmin.

De rancœur attisée, le vent ord me moleste.
Je m'en vais d'un pas lent hors du bourg enlisé.
Un archange a pleuré. -Que sa voix est céleste!-
J'ai compris qu'il parlait au grand vent alizé.

Je m'en vais d'un pas lent écraser un crotale.
Son croc long, purulent, m'a-t-on dit, est perdu;
Je prends donc, je saisis ma rougeur palatale
Que je jette en colère au grand chien éperdu.

Son croc long, purulent, en tremblant nous précède;
Je m'adresse en sanglots aux furieux ouragans.
Le dragon sort de l'antre, il me dit qu'il possède
À lui seul les sacs d'or- les trésors des brigands.

Ksibet -el- Médiouni, ibidem, le 31 janvier 2003

1426-LE GRAND CHIEN MENAÇANT

Dans le ciel constellé, le Grand-Chien n'a pas d'âge.
L'œil en flammes, il claboude en brûlant le rideau
De la nuit purpurine où s'avale un adage
Dans la mer océane où s'accroche un rideau.

Le Grand-Chien a hurlé : " Je suis né pour la lutte ;
Je m'attaque à ce More aux piteux lendemains ;
Qu'on me donne au matin mon tambour et ma flûte ;
J'occirai ce vieux More hyalin de mes mains. "

Or le char de la nuit dans le ciel crie et crisse.
Le chiot a lancé des tisons dans mon cœur.
Sur la mer océane un esquif perd sa drisse.
Le Grand-Chien se repaît de mon cœur sans rancœur.

Dans le ciel vapoureux, j'aperçois ma dérive;
Sur les bords d'un abîme apparaît le truqueur;
Que veut-il ? Que veut-il? Égorger de ma grive.
Le parfum; trucidier la chanson de mon cœur.

Dans le ciel purpurin, le Grand-Chien, comme un maître,
A jeté sur le bourg orphelin son grappin.
Grand Seigneur! En riant, il s'apprête à soumettre
À l'ergot du chiot l'olivier, le sapin...

Ksibet -el- Médiouni, ibidem, le 1er février 2003

1427-SURIMPRESSIONS (3)

Que fait-il au faubourg?-Il est là pour la lutte.
Au couchant, au matin, il écrase un jasmin,
Un rebec, un tambour, la viole ou la flûte
Du pâtour du faubourg qu'il occit de sa main.

Au faubourg, il fleurit en dansant ma dérive.
Il se nomme en chantant, en riant, le truqueur.
Il épand de l'encens dans le sang de la grive.
-Que j'ai mal en mon âme, ô Seigneur, en mon cœur!-

Il s'agite, il fulmine en criant comme maître.
Je suis seul au faubourg, je m'agrippe au sapin
Qu'ont planté les Gaulois que le Chien veut soumettre.
- On rejette au faubourg son ergot, son grappin.-

Son ami, le marin est venu sans sa drisse
Sur la mer océane où se meurt ma rancœur;
Au faubourg cependant l'ouragan crie et crisse
En plantant aux guérets les sanglots de mon cœur.

Or je sais que mon bourg orphelin n'a pas d'âge,
Que le Chien assassin veut brûler mon radeau,
Mon verset de trouvère hyalin, mon adage
De l'aurore au rai d'or dont il prend le rideau.

Ksibet -el- Médiouni, ibidem, le 1 février 2003

1428-LE DRAGON HURLEUR

Je ne vois ni la mer, ni l'esquif, ni la drisse,
A crié le pêcheur en pleurant dans son cœur.
Au faubourg le vent chante, au faubourg le vent crisse ;
C'est qu'il fleure en chantant, en pleurant la rancœur.

Sur la mer océane, au flot bot qui dérive,
Le dragon hurle encor -surnommé le truqueur;-
Il en veut à la caille, il en veut à la grive,
À l'oiseau frissonnant qui se cache en mon cœur.

Il menace, il blasphème en criant comme un maître.
Au couchant, il arrache une olive, un sapin,
Une amande, un figuier...il s'amuse à soumettre
Ce grand More hyalin; il lui jette un grappin.

Je naquis, je naquis, savez-vous? Pour la lutte,
Disait-il aux vieillards qu'il voyait aux chemins;
Demain soir, j'occirai ma viole et ma flûte,
Mon rebec, mon piano, mon violon de mes mains.

Savez-vous, Faubourgeois, savez-vous mon adage?
Éventrer le marin, ébrécher le radeau.
Les bateaux divagants dits errants n'ont pas d'âge;
Quand la nuit les embrasse, elle enlève un rideau.

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 1er février 2003

PANTOUM BARBARE (15)

Qui m'annonce au matin cet oued en dérive?
C'est le Diable en personne appelé le Truqueur;
Il s'en va d'un pas ample égorger de la grive
Le parfum hyalin que je couve en mon cœur.

C'est le Diable en personne appelé le Vil Maître
Qui vient voir la forêt où se meurt le sapin
Pour brûler mieux encor le faubourg et le mettre
Sous sa botte assassine et son croc de grappin.

Qui vient voir la forêt où le pin crie et crisse?
C'est Iblîs qui répand des tisons dans mon cœur;
Son ami, le sorcier, dans le vent perd sa drisse,
Son navire échanré que fleurit la rancœur.

C'est Iblîs qui répand les tisons de la lutte
Dans le cœur du guerrier ennemi du jasmin;
Il arrive en soufflant dans son cor, dans sa flûte
Pour occire au faubourg notre heureux lendemain.

Dans le cœur du guerrier sans laurier, mon adage
S'évapore au ciel vaste où s'échancre un rideau.
Le Grand-Chien, vieil ami de Satan, n'a pas d'âge;
Il claboude: " Hier soir, j'ai mordu ton radeau".

Ksibet-el-Médiouni, ibidem, le 1er février 2003

1430-PANTOUM BARBARE (16)

Dans la crasse il annonce en tonnant comme un maître:
" Courez voir la forêt où grandit un sapin,
Où se meurt l'olivier du pâtour qu'on veut mettre
Sous les pieds du Grand-Chien qui manie un grappin!"

Courez voir la forêt où le vol de la grive
Est figé par la peur qui se fiche en mon cœur !
Courez voir la forêt, le figuier en dérive,
Le cactier arraché par Iblîs le Truqueur!

Est figé par la peur un marin sur la drisse,
Au fond noir de la cale où fleurit la rancœur.
L'ouragan purpurin sur la mer crie et crisse.
-Me fait mal, ô Seigneur, cette aigreur dans mon cœur.-

Au fond noir de la cale où l'on vient pour la lutte,
J'aperçois un marin au visage inhumain;
Il m'a dit méchamment : "Brise alors viole et flûte !
Demain soir, j'occirai ton aïeul de ma main. "

J'aperçois un marin,- son esquif n'a pas d'âge.-
Il déchire en riant de la nuit le rideau.
Il ricane, il me dit : "Connais-tu mon adage ? "
Je dis non, il me dit : "Transpercer ton radeau. "

Ksibet -el-Médiouni, ibidem, le 1er février 2003

1431-L'ÀÈDE ET LES OGRES

L'ogre en rut a crié: " Sache alors que m'habite
Belzébuth aux doigts tors, au regard fait de fer!"
"Ogre en rut, loin de moi! Mon aïeul moabite,
Par ta faute, en hiver, en automne, a souffert.

Il alla par un soir dans tes plis de calcaire,
Aux guérets de l'ogron enfoncer son piton
Purpurin; mais l'ogresse a brûlé le vieux Caire
Pour nourrir l'allégresse et fleurir le python;

À l'ogron, quant à moi, j'ai donné plusieurs thunes.
Contre un chien enragé, j'ai monté Belzébuth;
Or l'étoile en dansant m'a gavé de fortunes,
Me disant d'aiguiser mon regard pour mon but.

J'ai marché, j'ai marché longuement sur la grève
Quand j'ai vu devant moi brusquement un nabot.
" Je suis l'ogre en courroux, a-t-il dit, de ton rêve;
Vois ma scie acérée, accrochée au rabot.

Pour moi seul les saisons en pleurant font la ronde.
Leur chaloupe en sanglots, leur navire au bossoir,
Ballottés par le vent ont griffé cette aronde..."
-Le silence écoutait enivré par le soir.

Monastir, café du Taj-Mahal, le 4 février 2003

1432-SURIMPRESSIONS (4)

En tremblant, il gravit un sentier de calcaire ;
À vrai dire au couchant, il a peur du python
Qui louvoie en sifflant méchamment au vieux Caire
Où l'ogron a planté de flamme âcre un piton ;

Mais le ciel en courroux a versé plusieurs thunes,
Car il veut soudoyer le distors Belzébuth
Qui demande, en criant: " Mais je veux les fortunes
De Crésus, de Hannon dont la fleur fut sans but."

Un marin sort des flots, il s'étend sur la grève;
Comme il est fatigué ! Qui voit-il ? Un nabot
Aux cheveux noirs de jais.- Le vit-il en son rêve ?-
Dans sa dextre, il brandit une épée, un rabot...

Sur son chef ramolli des frelons font la ronde;
À la mer qui rugit, un navire au bossoir;
Sur l'écume en courroux apparaît une aronde...
Le marin fatigué disparaît dans le soir;

Or l'aède a crié : "Par Allah ! Qui m'habite ?
Est-ce un ogre en colère, à l'œil pers fait de fer ? "
Ton aïeul, dit la Voix, était né Moabite.
À chaque heure, il disait : Grand Seigneur ! J'ai souffert.

Monastir, café du Taj-Mahal, le 4 février 2003

1433-SURIMPRESSIONS (5)

Au matin de l'hiver, j'ai perdu plusieurs thunes;
Qui les trouve ? On me dit : " Le méchant Belzébuth;
À chaque heure il se paît de nos bourgs sans fortunes;
Il nous vole en dansant notre encens; pour quel but?"

Esseulé, j'ai marché dans le vent sur la grève.
J'entrevis brusquement dans la brume un nabot.
Il me dit, l'air moqueur: " Que vis-tu dans ton rêve?"
Je lui dis dans la honte: " Un ogron sans rabot."

Il ricane, il se tait. Tous les chiens font la ronde
Dans le ciel vapoureux où frissonne au bossoir
Un navire hyalin, échancre par l'aronde
Que vomit méchamment cet hiver pour s'asseoir.

Il divague en pleurant aux guérets de calcaire;
Mais que vois-je, ô Seigneur, en errant? Un python
Effrayant, un serpent qui rampille au vieux Caire,
L'ogre en rut en colère, y polit un piton

Du feu noir, un pic rouge; or ma sœur moabite
En sanglots a crié: " Qui m'occit par le fer?
Dans le sang purulent, étoilé? Qui m'habite?..."
-Cesse alors de crier! Ton grand frère a souffert.-

Monastir, Ibidem, le 4 février 2003

1434-PANTOUM BARBARE (17)

Dans la nuit l'astre en fleurs est tombé sur la grève ;
Le recueille en dansant dans le sang un nabot
Qui me dit gouailleur : "Te pais-tu de ton rêve
Qu'ensanglante une épée accrochée au rabot ? "

Le recueille en dansant dans le sang une aronde,
Cependant qu'un esquif, qu'un navire au bossoir,
Ont craqué, que les vents de l'hiver font la ronde
À l'aurore au rai d'or, au matin, dans le soir.

Cependant qu'un esquif, qu'un vaisseau sans fortunes,
Flagellés par les flots où s'ébat Belzébuth,
J'entrevois à dix pieds un gros sac plein de thunes ;
-C'est le sac de l'errant éloigné de son but.-

Flagellé par les flots mélangés de calcaire,
Un navire ébréché que vomit le python
Bat de l'aile en grinçant, en planant sur le Caire ;
Son surnois nautonier plante encor son piton.

Un navire ébréché d'un sérieux Moabite
Fend les flots ahanant en geignant sous le fer
Du Grand-Chien furieux qui claboude : " On m'habite
Dans ce ciel !" Je lui dis : " Mes aïeux ont souffert. "

Monastir, ibidem, le 4 février 2003

1435-PANTOUM BARBARE (18)

Au couchant, devant moi les saisons font la ronde.
Mon navire en sanglots, que ligote un bossoir,
A grincé dans la nuit sous l'envol d'une aronde.
Le hibou purulent m'a prié de m'asseoir.

Mon navire en sanglots a vomi sur la grève
Où s'amuse, où s'ébat brillamment un nabot.
J'entrevois dans la brume épaissie- en mon rêve-
Un djinnon assassin, dans sa dextre un rabot.

Où s'amuse un ogron? Donnez-lui plusieurs thunes!
À coup sûr, il viendra terrasser Belzébuth.
Que dis-tu? Que dis-tu? Mais il a ses fortunes?
Avez-vous, par Allah, avez-vous un seul but?

À coup sûr, il viendra se gaver de calcaire,
De limon, de sang ord que répand le python.
Du monarque aux yeux tors, qui se paît du Grand Caire,
Arrachez en fureur, reprenez le piton!

De limon, de sang ord, d'un regard moabite,
Il s'amuse à gaver la flamme âcre et le fer.
Je m'écrie au couchant: " Grand Seigneur, qui m'habite?"
-Dans ton bourg, vieil aède, on a tant, tant souffert.

Monastir, ibidem, le 4 février 2003

1436-VISIONS BRUMEUSES (1)

Il me donne en colère une humeur de campêche ;
Or je suis ce soir-là réfugié sur la tour
De la mer océane au flot bot qui repêche
Les oiseaux de l'aurore attendant mon retour;

C'est qu'au fond de la nuit un parfum de câpresse
Est venu jusqu'à moi, méprisant l'ostensoir.
Je regarde une étoile aux abois qui m'opresse;
Le dragon de la nuit a brisé l'encensoir.

Brusquement, me parvient la chanson matutine
D'un marin purpurin sur un mât d'artimon ;
Je m'étonne en pleurant ; je vois l'or qu'on butine
Dans mon bourg orphelin; je vois rire un démon.

La nuit fuit en geignant dans le vent qui me vanne.
Je regarde éploré les chants gris des oiseaux ;
Mais où suis-je, ô Seigneur !un parfum de savane,
Un éclair qui suppure ont vagué sous les eaux.

Mais où-je, ô Seigneur ! Au faubourg de Manille,
Le dragon m'interpelle : "Où cours-tu ? Vers quels cieux ?
Amoureux, sache alors que ta peau de vanille
A perdu pour toujours son parfum délicieux."

Monastir, ibidem, le 5 février 2003

1437-VISIONS BRUMEUSES (2)

La nuit choit dans la brume; une odeur de câpresse
A brisé dans mon cœur sans fléchir l'ostensoir.
Le dragon en courroux me poursuit, il m'opresse
En brisant dans son cœur à son tour l'encensoir.

Je demeure ébahi, le chanson matutine
D'un marin éméché sur un mât d'artimon
Me transperce âme et cœur dans la nuit qui butine
Le miel hyalin qu'a volé le Démon.

C'est alors que je sens susurrer la savane
Dans la nuit embrumée où l'envol des oiseaux
Me fait peur; geint mon cœur; la rancœur se pavane
À travers mon faubourg avalé par les eaux.

Je m'en vais d'un pas bref; mais où suis-je ? À Manille,
Crie un gnome embelli par l'éclair malicieux;
Où vas-tu? Que fais-tu de ta peau de vanille
Dont je vois le parfum provenir des sept cieux?

Je me tais, car j'ai peur. Un sang ord de campêche
Se répand dans mon cœur qui se brise à son tour.
Le dragon furieux me poursuit, il repêche
Ses péchés capitaux préparant son atour.

Monastir, ibidem, le 5 février 2003

1438-L'ÉTOILE ORPHELIN ET LES VŒUX DU DRAGON

Une étoile orpheline, en émoi, matutine,
A brillé dans mon cœur où se meurt le Démon.
La nuit geint, la nuit pleure ; un frelon, qui butine
Le nectar de ma fleur, a brûlé l'artimon.

Cette étoile orpheline envahit la savane
Où s'accroît mon sanglot qu'ont piqué les oiseaux ;
Or le vent, qui murmure un chant bot, se pavane
Au voussoir sans confins, sur la mer et ses eaux;

Mais voilà que la lune à la peau de vanille
A crié dans la nuit : " Où va-t-on ? vers quel cieux ?
Regardez, par Allah, du côté de Manille !
Sentez-vous aujourd'hui le benjoin délicieux ? "

Qui répond à la lune au parfum de câpresse ?
Le dragon furibond qui brandit l'ostensoir ;
Que dit-il ? "Attrapez l'astre éteint ! Qu'on l'opresse !
Par Iblîs, j'occirai ce matin l'encensoir !

Que l'on boive au couchant mon humeur de campêche !
Qu'on attende en chantant à l'autan mon retour !
Je voudrais que l'ogron, mon ami, se repêche ;
Qu'on l'attende en dansant, en chantant alentour!"

Monastir, ibidem, le 5 février 2003

1439-PANTOUM BARBARE (19)

Aujourd'hui, je parcours en pleurant la savane.
Mon regard est griffé par l'envol des oiseaux
Purpurins, mystérieux. Devant moi se pavane
Un crapaud purulent en brisant les roseaux.

Mon regard est griffé par un chant de Manille.
Une enfant orpheline a crié: " Vers quels cieux
Ira l'homme inquiétant à la peau de vanille?"
Je ne sais, lui répond un lutin malicieux.

Une enfant orpheline a crié: "Matutine
Est mon ode aux abois que remord le Démon."
Je ne sais, lui répond un lutin; on butine
Le nectar de la mer sur un mât d'artimon.

Est mon ode aux abois, car un chant de câpresse
Crie encor dans la nuit: " Astiquez l'ostensoir!
Embaumez, par Iblîs, le dragon qui nous presse
Comme on presse un citron; ébréchez l'encensoir!"

Crie encor dans la nuit: "Offrez-moi le campêche
Au parfum cramoisi pour fêter mon retour!"
Mais l'ogron me répond: "Je voudrai qu'on repêche
Le crime ord que commet mon ami sans atour.

Monastir, ibidem, le 5 février 2003

1440-PANTOUM BARBARE (20)

Mais il sent en dansant un parfum de vanille ;
Je lui dis dans la nuit : "Ascends-tu vers les cieux? "
Il me dit en dansant : " Je m'en vais à Manille. "
Il me lance un regard plein de fiel, malicieux.

Je lui dis dans la nuit : " Connais-tu la savane ? "
Dans la honte étoilée, il me dit ses oiseaux.
Je lui dis : " Vois le ciel hyalin que l'on vanne
Et les bourgs purpurins, engloutis sous les eaux ! "

Dans la honte étoilée, il me dit : " Matutine
Est ma voix que butine à l'aurore un démon."
Je lui dis en sanglots: " Le crapaud me butine
Et mon bourg phénicien oublié sur le mont."

Est ma voix- que butine en chantant la câpresse-
Sous le fer attisé par l'imam d'ostensoir.
Que dis-tu ? dit le vent. -C'est l'ogron qui m'opresse
En brisant le mihrab, le minbar, l'encensoir.

Sous le fer attisé par un feu de campêche,
Malgré moi, chaque été, j'ai rêvé mon retour.
Le dragon ricanant a crié: "Qu'on dépêche
Dans mon antre orphelin de faubourgs, alentour!»

Monastir, ibidem, le 5 février 2003

1441-RÊVES ET CAUCHEMARS (1)

À mon épouse Fèrida née le 5 février

Quand la nuit fatiguée a fermé sa paupière,
Le pâtre du faubourg a volé le matin.
Le dragon qui se meurt a baisé sa rapière
En voyant devant lui se dresser le lutin.

Le jour meurt, je m'endors en rêvant d'opuscule,
De Mozart, de Marat, de Rimbaud, d'un marin,
De l'aurore aux abois, d'un fumeux crépuscule,
D'Alexandre en émoi, d'un ondin du Bas-Rhin...

Dans la nuit fatiguée, au pays de l'automne,
Un lutin prend ma main et chez moi veut s'asseoir.
Un vieux gnome hyalin d'un manoir ré-entonne
L'hymne ancien du bûcher attisé par le soir.

Le jour meurt, je m'endors en rêvant de cabine
Où s'agite un affreux négociant de cobras;
Dans mon rêve agité, j'entrevois la chabine
Que l'ogron purulent tient encor dans ses bras;

J'entrevois l'ogre en rut, le grand chien sans haleine,
Un ânon au pas long qui s'en va jusqu'au bout
De la plaine orpheline où s'envole un phalène...
Le jour meurt, la nuit dort, je m'endors, le ciel bout.

Ksibet- el- Médiouni, café du Port, le 5 février 2003

1442-RÊVES ET CAUCHEMARS (2)

À mon épouse Fèrida née le 5 février

Le jour geint, agonise ; un sanglant crépuscule
Se répand sur la mer où divague un marin.
Maudissant le flot bot, j'entrevois l'opuscule
Qu'a donné le génie à Mozart au Bas-Rhin.

Le vent pleure en soufflant sur le fils de l'automne
Qui s'enfuit en sanglots, en courant dans le soir.
Le vent pleure en soufflant dans le ciel qui détone.
Le vieux gnome en pleurant dans le vent veut s'asseoir;

Que fais-tu ? Que fais-tu ? demanda la chabine
Au visage empourpré- qui charmait deux cobras;-
Ô vieux gnome, attention !prends couteau, carabine...
Le vent pleure ; il est vrai, mais t'écrase en ses bras.

Le vieux gnome alors rit. Que fais-tu ? Cette haleine
Je l'avale au couchant rubescent jusqu'au bout,
Répond-il. La chabine a lâché son phalène;
Le jour geint, le jour meurt, la nuit dort, le ciel bout.

Quant à moi, je m'endors, car se clôt ma paupière.
L'œil brumeux, je m'éveille en berçant le matin.
Vient chez moi le dragon; il brandit sa rapière,
Me disant furibond : " Es-tu donc né mutin?"

Ksibet- el- Médiouni, ibidem, le 5 février 2003

1443-PLEURS PROFUS

Quand j'entends sangloter le violon de l'automne,
Un errant effrayant près de moi vient s'asseoir.
Le vent lourd, divagant danse alors et chantonne;
Je l'écoute en pleurant esseulé dans le soir.

Vers moi vient dans le vent un métis; sa chabine
Me murmure à l'oreille:" Occis-moi ces cobras,
Ce serpent qui rampille à l'entour de Sabine,
Ce boa purpurin qui s'en prend à nos bras!"

Esseulé, dans le soir, je me tais; un phalène,
Une abeille engrossée ont volé; le ciel bout;
La nuit pleure à mi-voix, elle envoie une haleine
De houx vert que j'avale en pleurant jusqu'au bout.

La nuit pleure à mi-voix le piteux crépuscule.
Elle a dit à l'étoile:" As-tu vu le marin
Sur l'esquif? Le vieux scribe affalé? L'opuscule
Que brandit ce marin qui connut Navarin?"

La nuit pleure et l'étoile; en fermant ses paupières,
Elle a dit à la lune:" Embaume onc du matin
Les rayons grelottants! Le dragon à rapières
Mourra seul au matin quand viendra le mutin."

Ksibet- el- Médiouni, ibidem, le 5 février 2003

1444-PANTOUM BARBARE (21)

En sanglots, je rencontre un métis, deux chabines.
Le jour meurt, c'est le soir; ont rampé des cobras
Au faubourg des aïeux; on pénètre aux cabines
Alentour: les cobras s'en prendront à nos bras.

Le jour meurt, c'est le soir; mais qui pleure? Un phalène
A volé sur ma tête en pleurant jusqu'au bout.
La nuit leurre; une étoile a versé son haleine
Sur la mer aux abois; le flot geint; le ciel bout.

A volé sur ma tête en pleurant l'air atone.
Je suis seul; à pas lents je m'en vais dans le soir.
Sur ma tête un pivert du pays de l'automne
Pleure encore en chantant; loin de moi va s'asseoir.

Je suis seul; à pas lents, un sanglant crépuscule
M'engloutit; mais où suis-je, ô Seigneur! Au Bas-Rhin;
Or j'avance à pas gourds; j'aperçois l'opuscule
Où Mozart a chanté sa musique au marin...

M'engloutit la nuit orde, or je clos ma paupière;
Chez moi vient brusquement un rayon de matin
Que l'on veut purulent. Le dragon sans rapière
Prend sa dague et poursuit- pour l'occire- un mutin.

Ksibet- el- Médiouni, ibidem, le 6 février 2003

1445-PANTOUM BARBARE (22)

À mon ami Hachemi ben Romdhane, pour son intelligence
Pétillante et son sens aigu de l'humour

J'aperçois aux guérets, une abeille, un phalène
Au couchant trébuchant; le jour geint, le ciel bout.
A passé sur mon chef rabougri leur haleine
Que j'avale en pleurant, enivré, jusqu'au bout.

Au couchant trébuchant a surgi la chabine
D'un errant mystérieux, grand charmeur de cobras;
Illico, je saisis yatagan, carabine...
Qu'ont légués mes aïeux, aux sueurs de mes bras.

D'un errant mystérieux s'est enfui notre automne,
Au faubourg des aïeux, il vint donc se rasseoir.
Sur un arbre étêté le pivert qui chantonne,
Émouvant, pleure aussi le matin et le soir.

Au faubourg des aïeux, le brumeux crépuscule
Plane encor sur la mer où se cache un marin;
Quant à moi, dans le soir, j'entrevois l'opuscule
Que mon père a transcrit sur Bagdad, Navarin...

Plane encor sur la mer, cache encor ta rapière,
Vieux dragon de la nuit, brûle encor le matin!
Le soleil de nos jours ouvrira sa paupière;
Tu mourras dans ton sang sous les coups du mutin.

Ksibet- el- Médiouni, ibidem, le 6 février 2003